

Montmartre : la concertation reprend après 10 mois de silence

Page 9



DU MOIS

MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - N° 36 - DÉCEMBRE 1997
12 FRANCS - 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax : 01 42 59 34 10.

LES ARTISTES ONT DROIT DE CITÉS

Pages 16 à 18, notre dossier sur les cités d'artistes dans le 18e

Les Tamouls du 18e



Jean-Michel Delage

Au temple hindou de la rue Philippe de Girard

(Voir notre reportage pages 12 et 13)

Le Moulin Rouge : un hier de légende, un aujourd'hui incertain

• Page 4 : Le Moulin Rouge en règlement judiciaire. • Page 19 et page 24 : l'histoire, de la Goulue et Toulouse-Lautrec à Mistinguett.

D7 Fol Jo 32713

A la Goutte d'Or, la guerre du téléphone a commencé

Page 3

Crimes et délits en baisse dans le 18e

Page 5

Six écoles de la Chapelle occupées par les parents

Page 7

Tempête au Comité des fêtes

Page 10

Le Nouvel An des communautés du 18e

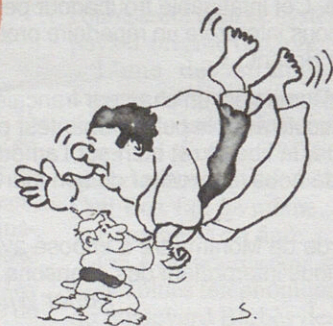
Page 10

Une visite au hammam du boulevard de la Chapelle

Page 11

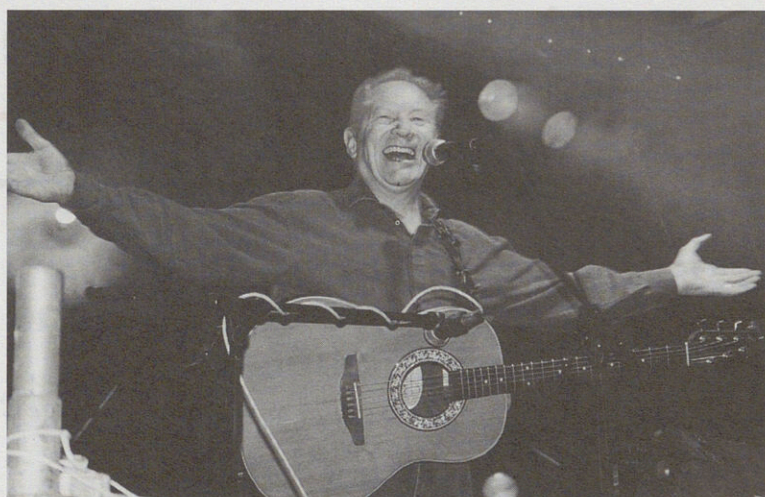
Un rendez-vous des arts martiaux Porte de Clignancourt

Page 14



Et la suite de notre feuilleton policier

Page 23



L'ALAMBIC STUDIO THÉÂTRE présente
du 13 décembre au 11 janvier

"SI MONTMARTRE M'ÉTAIT CHANTÉ"

récitai des chansons poétiques de la Butte
(Carco, Mac Orlan, Bruant, Delmet, Vaucaire, Couté, etc) par

ANDRÉ DUMAS

accompagné par Stéphane Hoepffner aux guitares
et Jacky Passat à l'accordéon

Séances les samedis à 20 h 30, les dimanches à 15 h.
Prix des places : 80 Fr. Groupes, étudiants, assoc.: 60 Fr.

RÉSERVATION : au théâtre 01 42 23 07 66, à la FNAC,
et au 3615 TEATR (renseignements, réservation)

L'ALAMBIC Studio Théâtre
12 rue Neuve de la Chardonnière, 75018 Paris

Tél. 01 42 23 07 66 - Métro Simplon.

Ce qu'ils en disent :

«... Un vrai sens du rythme, une qualité poétique certaine font apprécier un talent sûr, très personnel et tout en nuances...»
Ouest-France

«... Son art d'écrire et de s'exprimer sollicite et trouve la participation du public...»
La Montagne

«Il nous aide à découvrir le répertoire montmartrois le plus authentique...»
La Lettre des Abbesses

«... Ce poète avec juste ce qu'il faut de rythme et de guitare s'est réveillé cigale sous le ciel de nos Pyrénées, la tête pleine de bravos et de lumière...»
La Dépêche du Midi

«... Le "barde de Montmartre" est conscient d'être l'un des derniers chantres de la Butte. Cet infatigable troubadour pétillant et enthousiaste comme un débutant nous interprète un répertoire proche de l'esprit du Chat noir et des thèmes de Bruant...»
Le Parisien

«... André Dumas est un chanteur français sympathique et souriant. Il plaisante et discute avec le public. Chanteur populaire, il chante les problèmes de l'époque, la liberté, et bien sûr l'amour. La rencontre avec lui est une occasion de nous rapprocher de son merveilleux pays la France...»
Atgitimas (presse balte)

«... Le barde de Montmartre a imposé avec succès l'ambiance montmartroise en nous interprétant des chansons que le public a fredonnées avec lui...»
Kurier Wilenski Krag (presse polonaise)

« Quelle belle idée de refaire surgir la tendresse, la drôlerie, la fantaisie et le drame toujours présents dans les chansons de Montmartre. Comme le "Lapin agile" ouvre chaque soir sa porte, André Dumas nous ouvre chaque soir son cœur...»
Cora Vaucaire

« Du griot il a les yeux qui pétillent et l'énergie qui émane de lui lorsqu'en scène il empoigne ses instruments. Il en a le don de parole qui donne du rythme à son spectacle. Nous lui décernons un titre de séjour définitif au pays de la belle chanson...»
Touré Kounda

Toute l'équipe du 18e du mois
vous souhaite une bonne année !



COURRIER COURRIER COURRIER

RECTIFICATIF

A propos de l'article paru dans notre dernier numéro sur l'installation du siège de l'Association d'Urgence Internationale (AUI) dans l'ancienne gare SNCF Paris-Ornano, Pierre Calvas, responsable de l'AUI, nous demande de rectifier un des points de cet article.

Texte paru dans le journal : «L'AUI a confié les travaux de réhabilitation à une entreprise citoyenne d'insertion, Pilier d'Angle.»

«En fait, écrit Pierre Calvas, suite à l'appel d'offre de 1997, ce n'est pas Pilier d'Angle qui a réalisé une partie des travaux, mais l'entreprise B-Concept (menuisier, agencier) demeurant à La Courneuve.

«Merci encore. Sincères salutations.»

Pierre Calvas

Pour un impôt sur les chiens

«La ville de Paris est endettée, les contribuables paieront. Un des coûts en augmentation, paraît-il, c'est le ramassage des ordures ménagères et le nettoyage des rues, notamment après les marchés. Or les marchés n'ont lieu que deux fois par semaine et les rues sont sales tous les jours, infectes, constellées de crottes de chiens, même après l'arrosage quotidien.

Il était inutile de peindre des petits chiens indiquant le caniveau : les voitures serrées au bord des trottoirs, qui payent leur place, empêchent les chiens de déposer leurs ordures dans les ruisseaux. Je trouve tout à fait injuste de faire payer à tous les frais entraînés par cet état de choses. La solidarité n'a rien à y voir ! Que les propriétaires de chiens soient imposés, cela se faisait autrefois et encore dans maints pays.

Et quelle odeur en été ! Que Madame Voynet passe dans les rues de Paris un dimanche après-midi où il y a peu de voitures, elle sentira, et ce ne sera pas l'odeur des gaz d'échappement. Rue Caulaincourt, il faut bien regarder où l'on met les pieds, et dans les rues adjacentes peu éclairées, le soir il vaut mieux ne pas y passer.

J'attends le maire qui aura le courage de décider cet impôt. Il y a beaucoup de gens qui pensent comme moi, faut-il un référendum ?»

D. Paté

PETITES ANNONCES

VENTES ET ACHATS

● A vendre collection de Géo de 1979 à 1989. Egalement un agenda électronique et une calculatrice scientifique. Tél. 01 46 06 35 51.

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax 01 42 59 34 10.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Christelle Antoine, Dan Aucante, Bernard Boudet, Blandine Bouret, Noël Bouttier, Jamil Brahim, Sophie Brandstrom, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cadiou, Bertrand Combaldieu, Michel Conversin, Paul Dehédin, Jean-Michel Delage, Nadia Djabali, Rémi Douat, Anne Farago, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Michel Germain, Saliha Hadj-Djilani, Donald James, Marie-Pierre Larrivé, François Le Diascorn, Bertrando Lofori, Ludovic Maire, Sandra Mignot, Noël Monier, Thierry Nectoux, André Parajon, Niki Picalitos, Patrick Pinter, Rose Pynson, Olivier Raynal, Silke Rotzoll, Sabadel, Virginie Sadot, Jean-Yves Sparfel, Valérie Stafetta, Michèle Stein, Laurence Zigliara.

L'AIR DU TEMPS

Au marché

Va et vient, chassé-croisé des clients, des flâneurs autour des fromages, des poulets, des pyramides de fruits, des bouquets de fleurs et de l'océan, bref un marché populaire du 18e, plein de cris et d'odeurs.

Un étal comme autrefois les marchandes des quatre saisons : petits bouquets de thym, laurier, persil, montagnes minuscules d'échalotes, oignons, citrons. Des ardoises avec les prix : 5 F, 10 F, 7 F... La marchande n'est pas là.

Une cliente attend, une autre s'impatiente, prend le bouquet de persil, laisse 10 F. Mais la marchande arrive, essoufflée, un peu lourde dans son gilet de laine qui tiraille par un bouton.

- Et alors, il n'y a personne pour faire le service ?

- Au café ! Il est encore au café en train de boire du vin !

- C'est votre mari ?

- Ça va pas, non ?

- Votre patron ?

- Est-ce que j'ai une tête à avoir un patron ?

- Si ce n'est ni le mari ni le patron, vous le jetez et on n'en parle plus.

- Je peux pas. Il est toujours en bas à m'attendre.

Le chœur des marchands voisins : - Dis plutôt que c'est toi qui l'attends. Et s'il était pas là, tu pleurerai qu'il est pas là !

- Tu m'as vu pleurer ?

- Non, mais j'ai entendu quand tu lui disais : Gratte-moi le dos !

- En attendant, il est au café et il boit du vin.

Chœur des marchands : - C'est pas du vin ! C'est le Beaujolais !

Laisse boire, c'est la vie...

Rose Pynson

L'ardoise du métro Lamarck a disparu

Le métro Lamarck au quotidien est triste comme tous les métros... Pour l'égayer un agent de la RATP, Guy, avait pris chaque jour, chaque semaine, selon son humeur, l'habitude d'écrire sur un tableau noir la petite phrase du jour. Même pendant les grandes grèves de 96 ce tableau restait très littéraire. Et les usagers lisaient, ici une citation d'Aragon : «De la femme vient la lumière», et là un adage de Napoléon 1er : «Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas...» Et le voyageur s'en allait à ses occupations chargé de ces mots comme un cadeau... Cet amusement quotidien a disparu un matin de novembre. Un matin ou une nuit : on soupçonne un ouvrier de s'être emparé de l'œuvre de Guy. Mais la RATP se veut rassurante, l'ardoise sera remplacée.

Donald James

18e INFOS

A la Goutte d'Or et à la Chapelle

La guerre du téléphone est déjà commencée

Notre arrondissement connaît depuis quelques mois la multiplication de boutiques d'un nouveau type. Elles vendent à prix réduit l'un des produits les plus rentables de la planète : les communications téléphoniques.

Un détour vers les statistiques mondiales peut nous éclairer sur les raisons de la guerre silencieuse qui se déroule sous nos yeux. Entre 1985 et 1995 le temps consacré aux communications est passé de 15 à 60 milliards de minutes. En l'an 2 000, il doit dépasser les 95 milliards de minutes. L'enjeu de la libéralisation (déréglementation) du 1er janvier 1998 est de taille.

Pour revenir à la dimension intra 18e, force est de constater que la bataille sur le terrain fait rage depuis déjà quelques mois. A première vue, la guerre des tarifs semble bénéficier au consommateur (la notion d'usager a depuis longtemps perdu de son acuité). Cartes prépayées, système Call Box, boutiques artisanales pratiquant le *call back*, plusieurs systèmes cohabitent désormais et mettent à mal le monopole de France Télécom. Jusqu'au 1er janvier 1998, ces systèmes ne concernaient que les appels hors France métropolitaine. Au delà de cette date, la déréglementation des télécommunications permettra leur application à l'intérieur du pays.

Le système de la carte prépayée

Il s'agit maintenant de s'y retrouver.

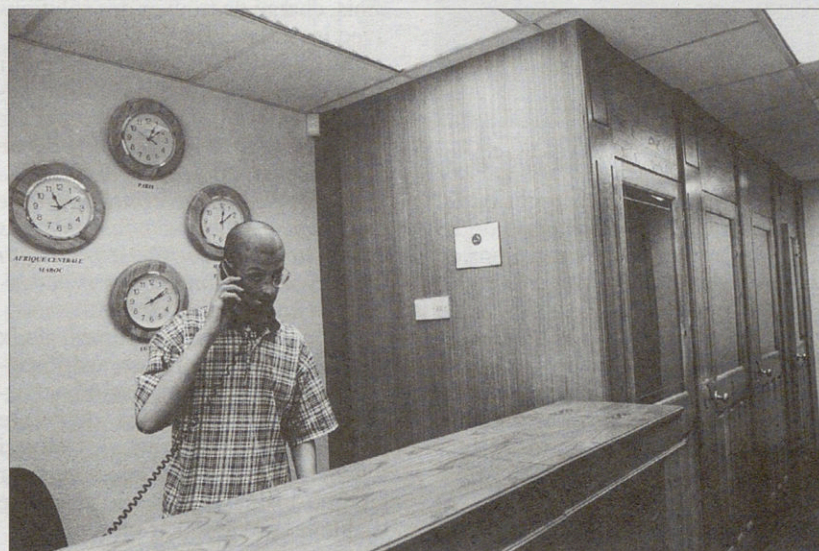
Tout d'abord, la carte prépayée. Vous l'achetez, vous grattez et vous téléphonez. Cette carte contient un code secret, découvert après grattage. Il suffit de composer le numéro d'un serveur vocal, puis de composer le code confidentiel de votre carte, et enfin le numéro de téléphone que vous voulez appeler.

Le coût de la carte s'élève généralement à 100 ou 125 francs. Vous bénéficiez d'un forfait horaire selon la destination de votre coup de fil.

Exemple : avec une carte Econophone de 100 francs vous pouvez appeler à partir de n'importe quel téléphone en Algérie pendant 36 minutes, soit 2,77 F la minute (tarif France Télécom : 3,50 F en heures pleines et 2,80 F en heures creuses), aux Etats-Unis pendant 68 minutes, soit 1,47 F la minute (tarif France Télécom : entre 2,25 F en heures pleines et 1,85 F en heures creuses), en Israël pendant 26 minutes, soit 3,84 F la minute (tarifs France Télécom : entre 6,90 F en heures pleines et 5,50 F en heures creuses).

Attention, une unité téléphonique

Au 1er janvier, la déréglementation fait entrer le téléphone dans le vent de la concurrence. Mais celui-ci souffle déjà dans le 18e depuis plusieurs mois pour les communications destinées à l'étranger...



Claire Cadiou

Dans la boutique Call Box du boulevard Barbès : des horloges au mur indiquent quelle heure il est à Paris et dans diverses parties du monde...

est systématiquement débitée que l'on ait obtenu ou non son correspondant. Serveur vocal oblige.

Une courte promenade dans la Goutte d'Or et à la Chapelle nous a permis le recensement de pas moins de quatre marques différentes de cartes (Kosmos, Econophone, Worldcall, Kincall), à vous de choisir. Vous trouverez ces cartes dans une multitude d'endroits, des boutiques conçues spécialement pour leur vente aux bureaux de tabacs et kiosques à journaux, mais aussi dans des épiceries, des magasins de cosmétiques et de tissus tenus par des Africains et... dans les boutiques Call Box.

Le système Call Box et les boutiques call back

Un autre moyen de faire des économies : Call Box.

Call box est une marque déposée par Telnet. Siégeant à Londres, la société Telnet a ouvert des filiales en France mais aussi en Espagne et en Allemagne. Dans toutes ses agences, les cabines sont reliées à un ordinateur qui capture le numéro composé pour le passer sur un réseau privé permettant de sortir du monopole de France Télécom... et de ses tarifs.

Call Box est implanté dans notre arrondissement depuis le mois de mai. Le quartier de la Chapelle a reçu la première boutique tandis que rapidement se sont ouvertes deux autres agences sur les boulevards Barbès et Ornano¹. Notre capitale compte désormais six boutiques dont cinq

sont installées dans les quartiers à forte implantation maghrébine. Il s'agit là d'une segmentation partant du constat que les populations immigrées téléphonent souvent dans leur pays d'origine.

Un responsable de Telnet France explique : «Ces personnes préfèrent Call Box, car c'est souvent l'ancienne génération qui appelle, ils ont des difficultés avec la langue. Pour eux, entrer dans une cabine et composer un numéro sans avoir à parler à un opérateur est plus simple que les systèmes call back utilisés dans d'autres boutiques, qui nécessitent une liaison orale avec un opérateur qui vous rappelle une fois que le numéro est composé.»

Il ajoute que les Maghrébins connaissent déjà ce système dans leur pays d'origine (taxiphone).

L'une des stratégies de cette marque est de systématiquement pratiquer des tarifs plus compétitifs que ceux de France Télécom. Ainsi, quand cette dernière baisse ses prix, Call Box fait de même.

Le combat est âpre...

On a pu apercevoir sur les vitres des cabines téléphoniques publiques du boulevard Barbès des affiches de France Télécom, rédigées en français et en arabe, informant la population que les tarifs des communications en direction du Maghreb avaient baissé de 23 % depuis le 1er octobre. Mais Call Box a immédiatement répercu-

1. 28 boulevard Barbès (métro Barbès), 26 boulevard Ornano (métro Simplon)



(Suite de la page 3)

té cette baisse sur ses propres tarifs.

Conséquence : Une baisse de 28 à 39 % pour les communications en direction des pays du Maghreb ; pour la Turquie la baisse des tarifs se situe entre 54 et 61 %, pour le Sénégal et le Mali de 13 à 19 %.

Les petites boutiques artisanales pratiquant le *call back* pourront-elles résister à ces baisses de tarifs successives ?

Rien n'est moins sûr. Elles ne sont pas soutenues par un réseau international qui permettrait un ajustement des prix par rapport à ceux de la concurrence et qui leur donnerait la taille minimale pour survivre à une concurrence féroce à l'intérieur de chaque marché national.

Les prix qu'elles pratiquent sont déjà plus élevés que les tarifs de France Télécom.

Mais au delà de la question de la survie de ces nouvelles petites entreprises, l'apparition de tous ces services va de pair avec l'érosion de la notion de *service public*. Dans un espace déréglementé où règnent la liberté du marché et la concurrence, un opérateur sera libre de proposer le téléphone aux demandeurs... ou de le leur refuser s'il estime qu'il s'agirait d'une liaison non rentable pour lui.

Nadia Djabali

18e INFOS

Ça tourne mal au Moulin Rouge

Mis en règlement judiciaire, secoué par un conflit social qui voit 17 salariés licenciés à la suite d'une grève, le Moulin Rouge continue cependant ses spectacles. (Voir aussi en page 19 et en page 24 : histoire du Moulin Rouge.)

La société du Bal du Moulin Rouge est en procédure de redressement judiciaire. Le tribunal de commerce de Paris vient d'accéder à la demande formulée par la direction du célèbre cabaret et a nommé un administrateur pour six mois, chargé de trouver des solutions avec les créanciers.

Philippe Perrin Terrin, directeur de la communication de l'établissement, explique : « Depuis 1993, notre chiffre d'affaires a baissé de plus de 30 millions de francs. Pour que l'entreprise puisse continuer à se développer, il faut que nous puissions étaler notre dette. C'est pourquoi nous avons demandé cette procédure judiciaire. »

À l'origine de ces pertes, deux phénomènes. Le premier est l'augmentation de la commission accordée aux intermédiaires de vente (voyagistes, billetteries...). Ceux-ci touchent en effet un pourcentage sur chaque billet vendu, qui diminue d'autant la marge de l'entreprise.

Baisses de fréquentation

Autre problème : le Bal du Moulin Rouge a connu récemment des baisses de fréquentation. Les grèves des transports (novembre-décembre 1995), la menace terroriste, la reprise des essais nucléaires français dans le Pacifique sont autant de facteurs qui, explique la direction, ont dissuadé des touristes étrangers de se rendre en France et limité l'affluence. « Durant les grèves, souligne Philippe Perrin Terrin, nos entrées ont été diminuées de 30 %. Et les manifestations organisées par le personnel technique au début du mois nous ont également causé du tort. »

Car le cabaret connaît en outre un conflit social. Dix-neuf techniciens ont été licenciés à la suite de leur

mouvement de grève débuté le 8 novembre ; ils étaient accusés d'entrave au travail (cf le 18e du mois décembre 97). Sur ces dix-neuf, deux ont été réintégrés sur décision de l'inspection du travail : ils étaient en effet protégés par leur statut de délégués. Les dix-sept autres ont décidé,

tent l'accusation d'entrave au travail et demandent leur réintégration, ainsi que l'application de la convention collective dans l'entreprise.

Divisé en plusieurs sociétés

Sur les 270 personnes qui travaillent au Moulin Rouge, seules 45 environ sont directement salariées par la société du Bal du Moulin Rouge. Cette dernière a en charge l'exploitation du cabaret. Les autres personnels sont employés par des prestataires de services comme Stentor. Une habile organisation, qui permet d'éviter un mouvement social de grande ampleur. Et qui explique aujourd'hui que l'entreprise en règlement judiciaire n'est pas celle qui doit justifier des licenciements.

La direction du Moulin Rouge se veut rassurante : la fermeture n'est pas à l'ordre du jour, pas plus que des suppressions de postes. Parmi ses projets, elle annonce le développement de son activité séminaires (à l'Espace Moulin-Rouge, voisin du cabaret), une série de galas et, pourquoi pas, une nouvelle revue qui, à partir de 1999 probablement, viendrait remplacer l'actuelle, « *Formidable* », en scène depuis neuf ans.

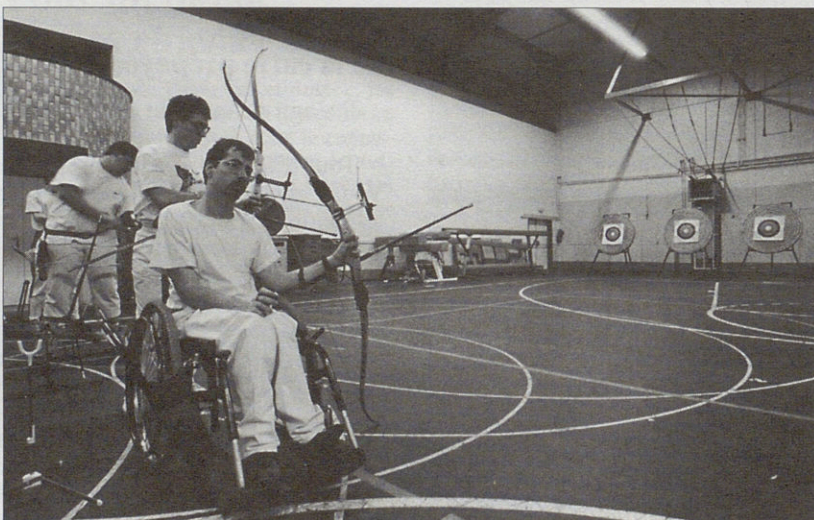
Sandra Mignot

Le Moulin-Rouge en chiffres

- 270 salariés.
- 123 millions de chiffre d'affaires pour 1996.
- Dette cumulée sur 4 ans : 30 millions.
- Fréquentation : 300 000 personnes par an.
- Capacité de la salle : 850 personnes.
- 9 représentations par semaine (2 le vendredi et le samedi).
- Tarif du dîner-spectacle : 750 à 880 F.

après un mois de présence devant l'entrée de l'établissement, d'assigner leur employeur (la société Stentor, prestataire de services pour le Moulin Rouge) en référé devant le tribunal des prud'hommes. Ils réfu-

Le préfet de police n'aime pas le Téléthon



Le programme du Téléthon de Montmartre comportait plusieurs rencontres sportives handisports. Ici, tir à l'arc au gymnase Ronsard.

À u programme du Téléthon de Montmartre, le 6 décembre, devaient figurer notamment une course handisport en fauteuil roulant entre la place Blanche et la rue des Abbesses, et un concert de jazz place des Abbesses. Mais deux jours avant, le préfet de police a fait savoir aux organisateurs que ces deux activités sur la voie publique étaient interdites.

Aucune explication officielle. Officieusement, le plan Vigipirate a été évoqué (c'était l'époque du procès du

réseau islamiste de Chasse-sur-Rhône), explication peu vraisemblable car d'autres manifestations sur la voie publique ont été autorisées dans la même période. Faut-il en conclure que le préfet n'aime pas le Téléthon ?

Du fait de la suppression de ces deux temps forts, le succès du Téléthon de Montmartre n'a pas été aussi grand que ce que les organisateurs attendaient. Il a cependant permis de collecter environ 15 000 F pour l'Association française contre les myopathies.

MARQUAY

Jean-Pierre MARQUAY, FROMAGER

Produits fermiers de provenance directe de petits producteurs

81, avenue de Saint-Ouen, 75017 Paris.
(métro Guy Môquet)
Tél. 01 46 27 59 68

Crimes et délits en baisse dans le 18e, mais l'insécurité reste préoccupante

Malgré des statistiques indiquant un recul global de la criminalité, le sentiment d'insécurité demeure fort dans la population de notre arrondissement. Le comité de prévention de la délinquance créé à la mairie du 18e prépare un "contrat local de sécurité".

Selon les dernières statistiques disponibles, les crimes et délits auraient globalement diminué de 13 % dans le 18e en 1996, fruit notamment, dit la préfecture, d'une présence policière renforcée. Toutefois, dans le détail, alors que les diverses formes de vol ont fortement reculé, en revanche les agressions physiques et les destructions de véhicules ont augmenté.

Le sentiment d'insécurité demeure : les plaintes affluent dans les commissariats. Posées de façon multiforme, parfois exacerbée, les questions concernant la sécurité recouvrent aussi bien les nuisances dues à la forte présence de toxicomanes dans certains quartiers, à l'alcoolisme ambulatoire, au bruit, à l'incivisme, qu'aux actes de délinquance tels que vols et agressions.

Les policiers de la sécurité publique (c'est-à-dire la police de la voie publique) opèrent 2 000 arrestations par an dans le 18e, auxquelles il faut ajouter 500 arrestations environ réalisées par la police judiciaire.

1 arrestation de dealer sur 17 a lieu dans le 18e

Les affaires liées au trafic de drogue restent au premier plan : parmi tous les dealers arrêtés dans la rue en France, un sur dix-sept l'est dans notre arrondissement (500 environ sur 8 500) ! Chiffre énorme, qui témoigne de l'ampleur du problème mais aussi de l'activité de la police.

Face à cette situation, les associations s'efforcent de permettre aux habitants d'exprimer leurs souhaits, et de leur côté la mairie du 18e et les responsables policiers tentent de se mettre à l'écoute.

Pour ne citer que les initiatives les plus récentes : plusieurs associations de la Chapelle (associations d'habitants et associations humanitaires s'occupant des toxicomanes) ont établi une "plateforme" commune sur les problèmes de la drogue. Le 20 octobre a eu lieu à la mairie une réunion ouverte à tous les habitants de la Chapelle

consacrée aux problèmes de sécurité dans ce quartier. Fin novembre, autre réunion à la mairie à la demande d'habitants des rues Versigny et Joseph Dijon (quartier Clignancourt) inquiets du développement du trafic de drogue, une centaine de personnes étaient présentes.

Le 13 décembre, réunion du même genre au *Cinéma des Cinéastes*, avenue de Clichy, organisée par l'association *Déclat 17/18* pour les habitants de ce quartier.

Les trois fois, le commissaire du 18e, Roland Maucourant, était présent. Il y a quelques mois une réunion semblable avait eu lieu pour le quartier Amiraux-Simplon.

Un projet de réforme de la police parisienne

La municipalité du 18e, par le biais du *comité de sécurité et de prévention de la délinquance* (CSPD), réuni trois fois par an en séance plénière, veut aboutir d'ici fin janvier à l'élaboration d'un projet de *contrat local de sécurité*. Rappelons que le CSPD réunit des représentants de la Mairie de Paris, de la préfecture de police, de l'Education nationale, de la Caisse d'allocations familiales (avec ses centres sociaux), de l'OPAC (office HLM), de la RATP et de onze associations du 18e compétentes dans ce domaine (dont trois "clubs de prévention").

Le but du *contrat local de sécurité*, établi à partir d'un diagnostic de la situation, est de permettre de

fixer, en accord avec la préfecture de police et la mairie de Paris, des objectifs en matière d'effectifs de police, mais aussi de santé publique, d'éducation, de prévention.

Car la répression n'est qu'une partie de la réponse. On le voit par exemple à propos de la drogue : lorsque la police renforce son action dans un quartier donné, elle peut obtenir une amélioration à cet endroit... mais alors les problèmes se déplacent ailleurs.

Le *contrat local de sécurité* pourrait coïncider avec les débuts de la mise en place du projet de réforme de la police parisienne, annoncé par le préfet au Conseil de Paris du 29 septembre 1997, et qui prône une police de proximité plus développée, spécialement dans les quartiers qui connaissent des difficultés.

Un constat qui n'est pas seulement négatif

Il est probable que le *contrat local de sécurité* soulignera, à partir d'une typologie de la petite et moyenne délinquance, notamment de la délinquance juvénile, les insuffisances criantes dans le 18e des structures d'accueil, d'insertion, de prévention. Mais, comme le souligne Serge Fraysse, adjoint chargé des problèmes de sécurité à la mairie du 18e, le constat ne sera pas que négatif.

Car les actions des diverses associations ont permis qu'au moins les vrais problèmes soient posés. La présence et l'activité policières ont été améliorées. La prévention aussi s'est développée, notamment l'information dans les écoles. Mais ces réponses restent insuffisantes, voire frustrantes.

Telles sont quelques-unes des bases de réflexion du futur *contrat local de sécurité*.

Jean-Yves Sparfel



Guy Môquet : la CGT-RATP alerte sur les agressions

L'agression d'un agent RATP dans la station Guy Môquet, il y a deux mois, et l'annonce de la fermeture d'une caisse dans cette station (celle de l'entrée située avenue de St-Ouen plus haut que le carrefour), ces faits ont conduit le syndicat CGT-RATP de la ligne 13 à lancer une pétition, remise aux commerçants et distribuée aux usagers de la station. Elle signale «la hausse de l'insécurité et de la violence : agressions physiques et verbales de voyageurs et d'agents, présence de dealers et de racketteurs». La CGT demande le maintien d'effectifs suffisants et dénonce la suppression du poste d'agent receveur de la caisse, après celle du chef de station. Bientôt, il n'y aura plus qu'un agent à Guy Môquet la nuit à partir de 18 h, et souvent dans la journée. La CGT estime qu'un seul agent ne peut seul assurer l'accueil, la vente, les renseignements, la sécurité (aides, appel au secours)...

Huit "adjoints" à la vigie de police

Neuf cents postes d'adjoints de sécurité seront créés sur Paris en 1998, dans le cadre des "emplois jeunes" du ministère de l'Intérieur. Huit sont arrivés en décembre dans le 18e, affectés à la vigie de police de la rue du Mont-Cenis (sur le côté du bâtiment de la mairie). Ils permettent de doubler le travail des filotiers (notamment pour le téléphone) et d'assurer la sécurité à la sortie des écoles. Le commissariat du 18e en attend 80 autres au cours de 1998.

□ Vigie de police : 01 53 09 97 20.



Chronique d'une mort sociale annoncée

On vit une époque formidable. Une dame handicapée seule est expulsée pendant son séjour à l'hôpital. Et erre de provisoire en provisoire.

Le 25 septembre Mme Jeanine Millet, 60 ans et handicapée, sort de l'hôpital Bichat où elle a été soignée suite à un accident grave, une fracture de la rotule, et s'aperçoit qu'elle ne peut plus rentrer chez elle. Elle a été expulsée. Sa première peur vient pour son chat. Où est-il passé ? Qu'en ont fait les huissiers ?

Aujourd'hui planquée dans un hôtel misérable, Mme Millet regarde le félin qui s'engraisse dans ses dix mètres carrés, triste. « Si ça n'arrivait qu'à moi », soupire-t-elle.

Sans domicile, sans revenu

Le médecin de Mme Millet certifie qu'étant « handicapée à plusieurs titres, et privée de tout effet personnel, du fait d'une mesure d'expulsion sauvage », Jeanine Millet se trouve dans « l'impossibilité de se vêtir décemment, de bénéficier d'un lieu de vie avec les commodités indispensables pour sauvegarder son autonomie... ». Notamment, ajoute-t-il, elle a absolument besoin d'une baignoire pour sa toilette et d'un logement en rez-de-chaussée ou en étage mais avec ascenseur... »

Aujourd'hui, Mme Millet vit à 60 ans sans domicile, sans vêtements et sans revenu. Mais, comme l'affirme le docteur (sous couvert du traditionnel anonymat de la profession) qui s'est occupé d'elle avant l'expulsion, « pour les gens simples, ça n'arrive jamais dans des conditions simples... »

Une vie de souffrances

Et en effet Mme Millet a eu une vie débordée, bousculée par les problèmes, les souffrances...

Avec le bras et la main droite paralysés, boitant, couverte d'anciennes cicatrices, en incapacité de travailler, cette ancienne femme battue est contactée en 1978 par les féministes pour témoigner des violences de son mari alcoolique. Poussée à travers une vitre en 1972, elle est devenue infirme à 80 %.

Mais le pire est peut-être ailleurs : pour ses parents, si une femme est battue, c'est qu'elle est une moins que rien. Le mariage est difficile à délier. D'ailleurs, en 1978, elle défend son mari endetté devant le tribunal. Mais la même année, elle se retrouve seule sur le brancard avec les dettes, les huissiers. L'argent se fait rare, et la justice coûte cher. De ses un mètre soixante pourtant, Jeanine Millet ne donne pas l'impression d'être une « hors la loi hors pair » mais

elle ne peut plus voir un magistrat sans le haïr.

Depuis 1968 elle habitait au 94 rue de Clignancourt, là tout le monde la connaissait. Son dernier étage, desservi par un ascenseur, lui offrait une terrasse. Elle en avait fait un jardin. Mais voilà : en 1978 toujours, un nouveau propriétaire arrive sans qu'elle n'en soit averti. Les huissiers frappent à la porte.

Drôle de locataire ? Drôle de proprio !

Pourtant Jeanine Millet ne redoutait pas une seconde ce qui va se passer. « On m'a accusée de ne pas payer mon loyer mais des experts ont apporté des preuves de ces paiements... » Seulement elle a envoyé l'argent à une autre personne qu'elle croyait être le propriétaire.

Les procès se succèdent. En 1993, elle se voit expulsée une première fois. Elle fait appel auprès du juge de l'exécution des peines, qui lui accorde une levée d'expulsion de deux ans. Deux ans épouvantables : visites musclées du propriétaire, agressions, plainte de Jeanine Millet...

Là-dessus le proprio meurt en 1996. Mais avec la sœur du décédé, les choses ne s'arrangent pas. Mme Millet, qui n'a pour seul revenu que l'allocation d'adulte handicapé, atteint en 1997 sa soixantième année et voit ses allocations retirées : en principe c'est la retraite qui doit prendre le relais. Elle commence à se battre pour recevoir sa retraite. Rien. Les allocations reviennent mais plus

tard. Entre temps, elle n'a pas pu payer son loyer... Le 3 septembre 1997 au soir, seule comme à son habitude, elle tombe, se casse la rotule et rampe pendant plus de sept heures pour parvenir à prendre le téléphone.

« Je suis mal avec mon pays, avec ma ville », nous dit le docteur qui soigne Mme Millet.

Puis il ajoute : « Elle refusait de se faire hospitaliser car, disait-elle, "si je suis hospitalisée je risque d'être expulsée". Je me suis engagé à prendre contact avec le commissariat... »

Mais à l'époque le commissaire n'a apparemment qu'un souci : en finir avec cette affaire. « Ce qui est éprouvant, assure le docteur de Mme Millet, c'est qu'on a profité d'un état de fragilité extrême où l'usage de la force publique n'était pas justifié... De même qu'au Moyen Âge on ne pouvait pas tuer les gens dans les églises, on ne devrait pas pouvoir aujourd'hui virer des gens lorsqu'ils sont à l'hosto... »

Sans adresse on n'a droit à rien

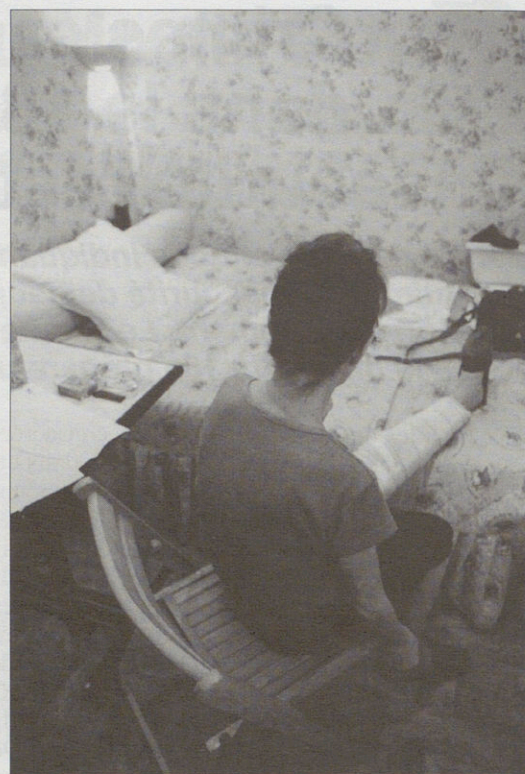
L'OPAC lui a proposé un appartement au quatrième étage sans ascenseur. Mal vu pour une personne handicapée !

Un autre logement lui est alors proposé avec un loyer de 3 500 F, qua-

siment le montant de son allocation d'adulte handicapé. Une assistante sociale essaye de pousser Mme Millet dans un hôpital spécialisé. De bien mauvaises manières que Mme Millet critique, arguant son autonomie et des vingt années qu'elle mit pour la conquérir.

Craignant qu'on ne la retrouve et qu'on ne décide de son sort à sa place, elle se cache. « Tout cela ne simplifie pas son rapport au réel, affirme son docteur. Il y a différentes façons de tuer les gens... » Après son expulsion Mme Millet a eu une crise cardiaque. Elle se retrouve sans adresse réelle. Sans adresse, on n'a bientôt plus droit à rien, sauf à la rue...

Donald James

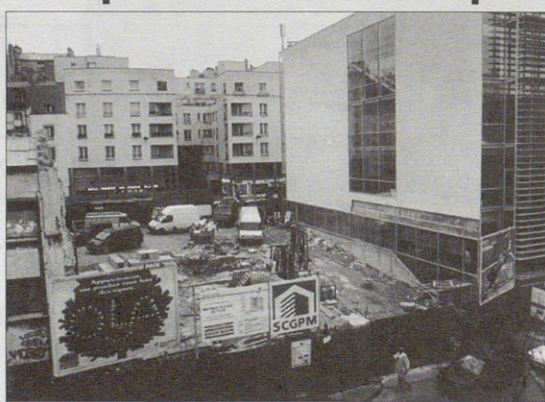


Mme Millet dans sa chambre d'hôtel. Elle n'a pas voulu être photographiée de face. Elle craint qu'on ne décide de son sort à sa place...

Goutte d'Or : la nouvelle bibliothèque est bientôt finie, les grilles du square Léon sont posées, mais...

La nouvelle bibliothèque de la Goutte d'Or, qui doit ouvrir en 1998 rue Fleury (à l'angle du boulevard de la Chapelle, près du métro aérien), est en voie d'achèvement. Tout autour, sur les terrains destinés à la construction de logements, les travaux commencent. Mais pour l'équipement culturel prévu également rue Fleury, juste en face de la bibliothèque, et qui doit notamment consacrer beaucoup de place à la musique, rien n'est encore décidé. On en reste à un terrain vague sur cet emplacement. Pour combien de temps ?

La Goutte d'Or est un quartier classé « DSU » (développement social urbain), ce qui implique un effort



Le chantier de la future bibliothèque rue Fleury

particulier d'équipement et d'animation. Mais Mme Anne-Marie Couderc, qui présidait, en tant qu'adjointe au maire de Paris, la commission qui pilote le DSU, a démissionné de

ce poste, et Jean Tibéri ne l'a pas remplacée. Les associations du quartier constatent que cela retarde la mise en œuvre de beaucoup de projets.

Autour du square Léon, la pose des grilles qui doivent permettre de le fermer la nuit est achevée depuis novembre. Le but est d'empêcher qu'on y joue au ballon jusqu'à 2 h du matin, d'offrir aux riverains un peu de tranquillité, d'éviter qu'il soit livré à des bandes de malfaiteurs. Mais, si les portes des grilles sont bien là, il n'y a personne pour les fermer !

Et tous les projets d'animation prévus sur le square sont en panne, même les éducateurs qui s'y trouvaient ont été affectés ailleurs...

L'enquête publique sur Emile Duployé aurait lieu en juin

Près de 300 personnes ont visité l'exposition présentant aux habitants les projets pour la rénovation du secteur Emile Duployé (voir le 18^e du mois oct. 97). Ce secteur, entre les rues Ordener au nord, Doudeauville, Ernestine et Stephenson, est dans un état pitoyable. Aussi la grande majorité des visiteurs se sont montrés satisfaits de voir qu'enfin la Mairie de Paris va faire quelque chose. Des inquiétudes se sont cependant exprimées par écrit, notamment quant à la hauteur des immeubles remplaçant ceux qui vont être démolis.

Critiques nombreuses sur un des points du projet : le passage piétonnier entre la rue Emile Duployé et le 6 rue Ernestine. Beaucoup craignent qu'il soit «un coupe-gorge», «une pissotière», un «lieu de trafics»...

Certains proposent que la rue Emile Duployé devienne une voie privée, fermée par une grille à chaque bout.

Une réunion publique de concertation devrait être organisée prochainement. L'enquête publique, obligatoire, aurait lieu en juin 1998, et les travaux commenceraient en 1999.

Entre Torcy et Evangile, six écoles occupées par les parents d'élèves

Ils voulaient exprimer leur impatience au sujet de l'école supplémentaire et du collège promis au quartier. Ils ont bloqué le fonctionnement administratif, mais les classes n'ont pas été perturbées.

Un, deux, trois : Torcy, Torcy et Torcy. Quatre, cinq, six : Genevoix, Evangile et Gaudeloupe.

Les écoles maternelles et élémentaires du quartier Chapelle ont été occupées en décembre par les parents d'élèves, occupation programmée avec montée en puissance du jeudi 11 au vendredi 19 décembre, dernier jour de classe avant les vacances de Noël où six écoles étaient occupées avec blocage du fonctionnement administratif.

Les classes n'ont pas été interrompues ni perturbées.

En préfabriqué

Organisée par la FCPE et un collectif de parents, l'action était destinée à protester contre l'insuffisance de moyens, notamment en locaux, dans ce quartier en expansion démographique et classé ZEP de surcroît (zone d'éducation prioritaire).

«Il y a bien trop longtemps que nous alertons la Mairie de Paris. De

solutions provisoires en bricolages d'urgence, ce sont nos enfants qui payent l'addition», affirmaient les parents en colère.

Ainsi, ils ont commencé à occuper jeudi 11 décembre l'école polyvalente Torcy, celle où le problème est le plus grave, le plus pressant. Cette école, installée dans des préfabriqués conçus pour durer un an, avait été ouverte à la rentrée 1995, à la suite des réclamations des parents qui avaient même occupé l'école Evangile saturée au printemps 1995. En 1997, les baraquements sont toujours là, fortement dégradés et l'école «en dur» qui devait être construite «dans un délai ne pouvant excéder trois ans», avait-on dit à la mairie lors de l'inauguration des préfab, est toujours aussi virtuelle.

«Ici et maintenant»

L'occupation de l'école préfabriquée a duré tout au long du mouvement et puis, de proche en proche, à partir de samedi 13, les autres écoles ont été occupées à leur tour. Elles sont peut-être «en dur» mais cela n'empêche pas que la vie y est dure

avec leurs bibliothèques et leurs dortoirs transformés progressivement en salles de classes faute de place pour caser tous les enfants.

Jeudi 18 décembre, les six écoles étaient occupées et les parents investissaient également le collège Marx Dormoy, car se pose parallèlement un autre problème : cet établissement, à l'extrême sud du quartier, est le seul collège de la Chapelle et ne peut accueillir tous les enfants. A l'entrée en sixième donc, ils sont répartis, en fonction des disponibilités, dans d'autres établissements plus ou moins lointains : Gérard Philipe, Marie Curie, Maurice Utrillo... et contraints souvent à de longs déplacements.

Juste avant les élections de 1997, la mairie de Paris a fini par promettre un collège mais... pas avant 2 002. «Nous le voulons ICI ET MAINTENANT», clament les parents qui n'ont cessé le mouvement qu'après avoir reçu promesse de rendez-vous du directeur de la DASCO (Direction des affaires scolaires). Affaire donc à suivre en janvier.

Marie-Pierre Larrivé



LIBRAIRIE L'Humeur vagabonde

44, rue du Poteau, 75018 Paris
Tél. 01 42 23 23 15. Fax 01 42 23 23 39.

Du mardi au samedi 10 h - 20 h,
et le dimanche 10 h - 13 h.

12 000 titres en stock

Rayons : Littératures
Jeunesse, BD
Arts
Sciences humaines
Policiers

Carte de fidélité
Commandes clients

L'Humeur Vagabonde

Des manifestants anti-pollution retardent le Paris-Bâle d'une demi-heure



Thierry Nectoux

Du quartier de la Chapelle, les manifestants se sont rendus gare de l'Est.

A l'appel de l'association *Gare aux Pollutions*, une petite centaine d'habitants du quartier de la Chapelle ont participé, le dimanche 7 décembre, à un rassemblement sur le «pont Riquet» du chemin de fer. Objectif : dénoncer la pollution au diesel créée par les motrices du dépôt SNCF Pajol-Villette et de la ligne Paris-Bâle. (Voir nos numéros d'octobre et décembre 1997). Un groupe s'est ensuite rendu à la gare de l'Est et a bloqué pendant un peu moins d'une demi-heure, dans une ambiance bon enfant, le départ du train Paris-Bâle de 14 h 42. Cette action intervenait trois jours avant une audience au tribunal

d'instance de la mairie du 18^e, à la suite de l'assignation en justice de la SNCF par l'association *Gare aux Pollutions*. Prévue le 11 décembre à 13 h, l'audience a été reportée au jeudi 5 février à 13 h 30, la SNCF n'ayant envoyé son argumentaire aux plaignants que la veille. D'autre part, Dominique Voynet, ministre de l'Environnement, a demandé à la préfecture de Paris de mettre en place une étude d'impact complémentaire prenant en compte les particules fines émises par les moteurs diesel.

1. Association *Gare aux Pollutions*,
12 rue Buzelin, 75018 Paris

Enrico Macias et Khaled avec 250 gamins et parents

Les chanteurs, c'étaient Enrico Macias et Khaled. Les jouets étaient offerts par Tati, AB Production ("Hélène et les garçons") et la société de l'animateur de télé Arthur. Mais les vedettes de la fête, c'étaient les presque 250 gosses et parents de la cité Charles Hermite, réunis le samedi 20 décembre par l'association USP 18 au restaurant Le Grillotin, à Marx Dormoy, pour l'arbre de Noël. (USP 18, Union sportive Paris 18, est une des associations de Charles Hermite, qui s'occupe de football et qui organise aussi des voyages avec des enfants et des adolescents du quartier.)

La pollution par la publicité

Deux énormes panneaux publicitaires installés par Avenir Publicité, il y a deux mois, aux 24-34 et 14-16 boulevard Ney, devant la cité Charles Hermite, retirent aux locataires des étages les plus bas une grande partie de la lumière du jour. La nuit, ils éclairent à giorno les étages supérieurs, empêchant leurs occupants de dormir : les spots sont trop puissants et mal réglés. L'enlèvement de ces "objets polluants" est demandé par les locataires. L'OPAC a promis que la dimension des panneaux serait réduite et l'éclairage revu. Mais au 20 décembre, rien n'était fait.

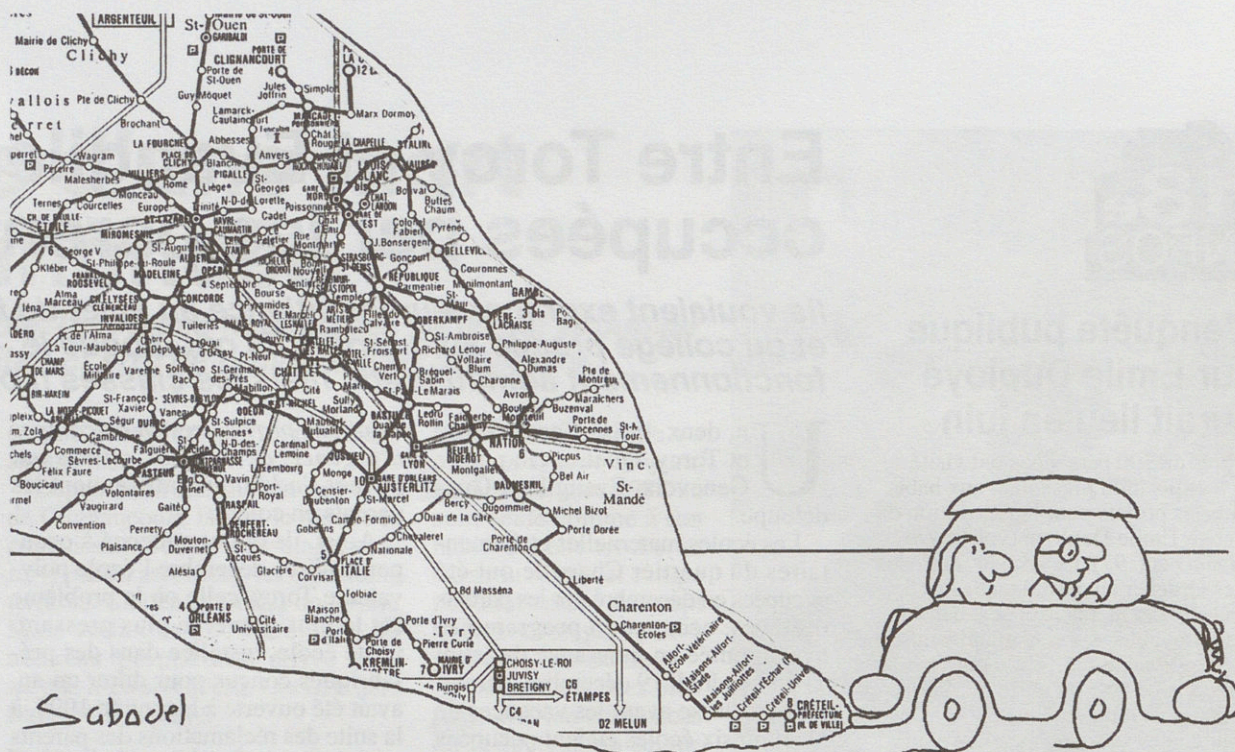
Comme le rappelle l'amicale des locataires (CNL), ce n'est pas la première demande de dépose qu'elle formule : des grands panneaux Giraudy annonçant les travaux de rénovation dans les rues Gaston Tissandier, Charles Lauth et Gaston Duboux, sont toujours là alors que les travaux sont terminés depuis un an !

Travaux rue Charles Hermite

La Direction de la voirie de Paris vient d'informer les habitants de la cité de la Porte d'Aubervilliers du début des travaux d'aménagement de la rue Charles Hermite. Mise en sens unique, cette rue dangereuse (les enfants et les jeunes la traversent pour aller à l'école, au jardin public, au lycée professionnel) disposera de trottoirs élargis côté pair et de passages piétons surélevés aux carrefours. La vitesse y sera limitée à 30 km/h. Le revêtement de la rue sera étudié pour réduire les nuisances sonores.

Pour les riverains, une file de stationnement supplémentaire sera créée côté habitations, ainsi que deux aires de stationnement pour vélos, 60 noise-tiers de Byzance seront plantés. L'éclairage sera amélioré.

La première phase de ces travaux a démarré le 15 décembre. Elle durera jusqu'au printemps 1998.



Une enquête sur la circulation dans le 18e : "quartiers pollués, bruyants, embouteillés"

Les résultats de l'enquête lancée par la mairie d'arrondissement auprès des habitants du 18e sur ce qu'ils pensent des déplacements et de la circulation viennent d'être rendus publics.

Des quartiers bruyants, embouteillés et pollués : les habitants du 18e sont sévères vis-à-vis de leur environnement et réclament une limitation de la circulation automobile. C'est ce qui ressort de l'enquête lancée en mars 1997 par la municipalité de l'arrondissement et dont les résultats viennent d'être rendus publics.

Les résultats du questionnaire élaboré alors par un comité (élus, représentants d'associations et personnalités qualifiées) ne sont pas rigoureusement scientifiques : le questionnaire était paru dans le bulletin "18e citoyen" édité par la mairie d'arrondissement (et diffusé à 50 000 exemplaires), et on peut estimer que ce sont surtout les gens motivés qui ont répondu.

401 réponses

Il n'y a eu que 401 réponses pour un arrondissement comptant 200.000 habitants, 401 réponses réparties dans les quartiers du 18e et ne correspondant pas totalement à l'importance de leur population (7 % de réponses émanant de la Goutte d'Or, 11 % de la Chapelle, 8 % des Grandes Carrières nord, 11 % des Grandes Carrières sud, 32 % de Montmartre et 31 % de Clignancourt). Cependant, les réponses reflètent une préoccupation certaine de la population.

● Ils sont 42 % à trouver leur quartier «très embouteillé» contre 3 % à dire «pas du tout» (12 % disent «un peu» et 35 % «moyennement» mais il est difficile de savoir ce que signifie exactement pour eux «moyenne-ment».) Une remarque curieuse : à la Goutte d'Or, ils sont plus nombreux qu'ailleurs à estimer que tout va bien sur ce point mais aussi plus nombreux à protester énergiquement.

● Ils sont 50 % à trouver leur quartier très bruyant contre 3 % à dire le contraire. (Les Grandes Carrières sud semblent les plus tranquilles et la Goutte d'Or la plus bruyante).

● Enfin, ils sont jusqu'à 60 % à considérer leur quartier très pollué contre 1 % seulement à dire le contraire. (Les Grandes Carrières nord seraient les moins polluées tandis que Goutte d'Or et Chapelle obtiendraient le pompon).

● Plus de place aux vélos

● Que faire ? les habitants sont globalement favorables à la réduction de la circulation automobile (60 % très favorables contre 12 % pas du tout) et parallèlement à donner plus de place aux vélos (58 % très favorables contre 10 % pas du tout) et aux piétons (64 % très favorables contre 8 % pas du tout).

Interrogés plus précisément sur la circulation, les habitants sont favorables d'abord à la création de couloirs de bus spécifiques (59 % contre 8 %) puis à la circulation alternée (59 % contre 18 %) ou à la limitation de la vitesse (45 % contre 16 %) mais moins à la suppression de files de circulation (29 % contre 30 %) et encore moins à la suppression du stationnement (22,7 % seulement très favorables contre 41 % pas du tout).

Interrogés par ailleurs sur la pos-

session de véhicules, 53 % disent avoir une voiture. 5,5 % disent posséder une moto et 57 % un vélo, ce qui semble beaucoup.

Pour ce qui est de la place à faire aux vélos, les habitants voudraient des pistes cyclables (68 %), des espaces de stationnement pour vélos (66 %), un "réseau vert" (61 %), mais refusent le partage des couloirs de bus (22 % très favorables mais 42 % pas du tout).

Quant aux droits des piétons, ils aimeraient des zones piétonnières (71 %) ou même des zones piétons-vélos (58 %) mais sont nettement plus réservés sur une réduction des chaussées (37 % très favorables mais 28 % pas du tout et jusqu'à 19 % indifférents).

● L'enquête avait également porté sur les habitudes de déplacement : les transports en commun arrivent très largement en tête pour aller au travail mais aussi pour les loisirs où ils ne sont que 27 % à prendre la voiture et 17 % le vélo.

● Sur les services de bus et de métro, les participants à l'enquête, globalement, pensent être bien, voire très bien desservis mais ils sont plus réservés sur les questions d'accueil, de tarifs, de sécurité, de confort et de propreté où entre «mauvais», «moyen» et «bon», ils optent en général pour «moyen», les mauvaises notes étant minoritaires (15 % seulement pour l'accueil, 20 % pour le confort, 22 % pour la sécurité, mais déjà 25 % pour les tarifs et surtout 34 % pour la propreté).

M.P.L.

Montmartre : la concertation reprend après dix mois de silence

Le dossier du "plan de sauvegarde de Montmartre" va enfin sortir du silence dans lequel tous les intéressés, prudemment, le maintenaient depuis février dernier. A cette date, le tribunal administratif avait en effet annulé le plan d'occupation des sols de Montmartre voté en mai 1995 par le Conseil de Paris. Depuis, on se trouvait dans une situation de totale incertitude juridique sur ce qu'il allait advenir de la Butte.

Anne-Marie Couderc, adjointe au maire de Paris chargée de l'urbanisme, vient de prendre l'initiative de relancer la réflexion et la discussion.

Ce qu'on a appelé "plan de sauvegarde de Montmartre", c'était un nouveau plan d'occupation des sols (POS) fixant les règles à respecter en matière de construction dans une zone comprise entre les rues Custine et Caulaincourt au nord, les boulevards de Clichy et de Rochechouart au sud, la rue de Clignancourt à l'est. Soumis

Le "plan de sauvegarde de Montmartre" ayant été annulé par un tribunal en février dernier, on était dans l'incertitude quant à l'avenir de la Butte...

Anne-Marie Couderc relance la discussion.

à l'enquête publique fin 1994, ce plan avait obtenu, à quelques nuances près, l'appui des associations de Montmartre et de l'ensemble des courants politiques, - sauf sur quelques détails précis sur lesquels des désaccords irréductibles persistaient.

Principaux points de désaccord : deux endroits où la mairie de Paris envisageait de délivrer des permis de construire malgré l'opposition à peu près unanime des riverains. L'un rue d'Orchampt, l'autre au "virage Lepic". Nous avons rendu compte à plusieurs reprises, dans le 18e du mois, des polémiques à ce sujet. Les riverains attendaient beaucoup du

nouveau POS. Mais celui-ci, tel qu'il fut voté par le Conseil de Paris en février 1995, ne tenait aucun compte de leurs avis, et laissait toute liberté au maire de Paris pour signer les permis de construire contestés.

Les habitants ne renoncèrent pas. Ils attaquèrent en justice. En février dernier, le tribunal administratif a donné satisfaction à l'Association des riverains de la rue d'Orchampt : il a annulé le POS, pour vice de procédure. Le problème posé était ponctuel, et il a entraîné l'annulation du POS pour toute la Butte : on peut dire que les riverains de la rue d'Orchampt ont utilisé un marteau pilon pour écri-

ser une noisette ; mais juridiquement, ils n'avaient pas le choix.

Il faut donc repartir à zéro, relancer le "plan de sauvegarde", refaire l'enquête publique, voter à nouveau le POS... Espérons que cette fois, sur les points contestés, on tiendra mieux compte des avis des habitants.

Anne-Marie Couderc a donc invité toutes les associations de quartier de Montmartre à une réunion de concertation le 22 décembre, avec quatre points à l'ordre du jour : le POS de Montmartre en premier lieu (la nouvelle enquête publique aurait lieu au printemps), le problème de la circulation sur la Butte, le règlement d'occupation de la place du Tertre par les artistes (question controversée), et enfin une campagne de communication pour la promotion de la Butte.

Une démarche qui commence par une volonté affichée de concertation, voilà qui, pour le moment en tout cas, est bon signe.

Deux syndicats d'initiative rivaux à Montmartre

Le feu couvait depuis longtemps au sommet de la Butte. Un désaccord de moins en moins secret opposait depuis plusieurs mois diverses personnalités à propos du "Syndicat d'initiative". Il a fini par éclater, et Montmartre se trouve désormais doté de deux syndicats d'initiative rivaux.

D'un côté, le Syndicat d'initiative du Vieux Montmartre, créé il y a une douzaine d'années et présidé par André Roussard, par ailleurs patron d'une galerie du haut de la rue du Mont-Cenis. Le siège du Syndicat d'initiative de M. Roussard, 21 place du Tertre, est fermé depuis quelques semaines, officiellement pour travaux. Ce syndi-

cat d'initiative a un statut associatif et se flatte d'être le seul de son espèce, à Paris, qui soit totalement privé. Toutefois, c'est la Ville de Paris qui officiellement a signé le bail de location et qui paie le loyer pour l'essentiel.

De l'autre côté, un certain nombre d'habitants de la Butte, au premier rang desquels les responsables de Paris-Montmartre, association qui s'occupe de culture (elle organise notamment chaque année un salon de peinture à la mairie) et d'animation (c'est elle qui fait venir les sapins de Noël norvégiens). Paris-Montmartre a son siège 13 place du Tertre. Il y a également dans ce deuxième groupe le président de l'associa-

tion des Poulbots, un des administrateurs de la Société d'Histoire et d'Archéologie du Vieux Montmartre (dont dépend le Musée de Montmartre), divers commerçants de la Butte, etc...

A l'origine, ils étaient tous copains. Mais au fil du temps les désaccords entre ces deux clans n'ont pas cessé de grandir. L'antagonisme entre eux ne semble pas être de nature politique : les uns comme les autres ne cachent pas qu'ils préféreraient l'ancienne municipalité du 18e (UDF-RPR) à la nouvelle (PS-PC). Peut-être des conflits d'intérêt entre plusieurs catégories de commerçants, et diverses rivalités personnelles, ont-elles attisé la braise...

Les détracteurs de M. Roussard lui reprochent une activité insuffisante en direction des touristes. « Il ne faut pas attendre qu'ils soient place du Tertre pour leur fournir des informations, nous a déclaré M. Midani, président de Paris-Montmartre. Il faut les accueillir dès leur hôtel, dès l'arrivée de leur car, et même aller les chercher sur Internet. »

Le conflit a pris un tour aigu lorsque, à deux reprises, M. Roussard a obtenu l'accord du préfet de police pour fermer la place du Tertre et ses alentours aux touristes, afin de réserver ces lieux à des congrès qui banquettaient dans quelques restaurants voisins. Cette "appropriation privée"

du sommet de la Butte a suscité de vives critiques.

Récemment, M. Roussard a pris position contre l'interdiction des cars de tourisme sur Montmartre. Ses adversaires ont approuvé cette interdiction.

Bref, le torchon a flambé jusqu'au bout. Et il vient de se créer un Office culturel et d'informations touristiques de Montmartre, rival du Syndicat d'initiative, et présidé par Jean-Manuel Gabert, rédacteur en chef de la revue Paris-Montmartre. Le siège de l'OCIT est 39 rue Damrémont, c'est-à-dire l'adresse de la société Media Print, chargée de la conception, de la photogravure et de l'impression de ladite revue.

150 Pères Noël venus de Norvège sur la Butte



Cent cinquante Pères Noël, parmi lesquels il y avait quelques Mères Noël, ont parcouru les rues de Montmartre le 6 décembre. Il faisait du soleil, aussi beaucoup avaient retiré leur barbe. Une barbe de Père Noël, ça tient chaud et ça donne soif.

Venus avec la délégation de la commune de Sandnes (Norvège), qui comme chaque année offrait à Montmartre plusieurs beaux sapins, les Pères Noël ont, le matin, participé à l'inauguration de celui qui était installé devant la mairie et, l'après-midi, de celui de la place du Tertre. Une foule

de photographes amateurs (et quelques professionnels) les ont fait poser en compagnie des Poulbots.

Chacun de ces Pères Noël norvégiens portait, épinglé au revers de sa houppelande, un badge avec son nom. On pouvait ainsi voir qu'il y en avait un, tout à fait noir de peau, qui s'appelait Anthony White, ce qui n'est pas vraiment un nom norvégien. Après quoi, ils se sont répandus dans les cafés de la Butte.

Mais, dieu, que Paris était beau, vu d'en haut à 15h30, dans la brume de lumière de ce 6 décembre...

N.M.

1998, 1921, 1419 ou l'année du tigre : le Nouvel An des communautés du 18e

Les communautés du 18e ne vivent pas toutes au rythme du même calendrier. Ainsi, le nouvel an est-il célébré à des dates différentes. Notre 1er janvier correspond au premier jour de l'année pour les pays d'Europe occidentale depuis le XVIe siècle. (Auparavant, le nouvel an avait lieu le 1er mars.)

La France a connu une interruption de ce rythme en 1792, avec l'instauration du calendrier républicain situant le début de l'année au 22 septembre (1er vendémiaire). En 1806, le calendrier grégorien a été rétabli.

● Nouvel an orthodoxe

Fêté en Yougoslavie et en Grèce, un peu tombé en désuétude en Russie, le 14 janvier est le premier jour du calendrier orthodoxe. Il s'inscrit dans le calendrier julien (mis en place par Jules César, 45 ans avant JC). Il concerne, dans le nord du 18e arrondissement, la communauté serbe, réunie autour de la paroisse de St-Sava (rue du Simplon)

● Nouvel an chinois

Il correspond à la Fête du printemps (Chun Jie) fin janvier/début février. En 1998, les Chinois entreront dans "l'année du tigre". Les festivités publiques

en sont bien connues. On sait moins que les réjouissances en famille durent quinze jours, et que cette période est souvent l'occasion d'un retour au pays.

Très présents dans le 13e arrondissement (autour de l'avenue de Choisy) et le 20e (Belleville), les Chinois sont également nombreux à la Chapelle, autour de Marx Dormoy, où l'on peut assister chaque année à la danse du dragon dans les rues lors du nouvel an chinois.

● Le nouvel an tibétain

Il est en général célébré le lendemain de la fête du printemps chinoise, ces deux peuples utilisant quasiment le même calendrier, et les festivités durent de deux à sept jours selon les régions. Le nouvel an se célèbre en famille, autour de repas copieux, notamment le zamba plat traditionnel à base de farine d'orge et de beurre

● Chez les Tamouls

Selon le calendrier hindou, Varouda Pirapou a lieu cette année le 15 avril et fête l'arrivée de l'année 1921. La célébration, à Paris, dans les temples des rues Philippe de Girard et du Département, a lieu le jour même. Il n'y a pas de fête la veille.

Un autre Nouvel An, relatif aux saisons agricoles,

Thai Pongal, est célébré à partir du 14 janvier pendant une semaine.

● Le nouvel an musulman

Ras al' Am a lieu le 1er muharram (cette année le 28 avril). Cette nouvelle année sera l'année 1419 selon le calendrier musulman (qui fixe l'an zéro à "l'hégire", c'est-à-dire à l'exode du Prophète à Médine). Le nouvel an ne sera marqué d'aucune festivité. Seule une journée de jeûne est parfois prescrite le 10 muharram.

Le calendrier musulman fonctionne sur un mode lunaire. Il compte 354 jours et 12 mois. D'où un glissement perpétuel des dates par rapport au calendrier grégorien que nous connaissons.

● Le nouvel an juif

Rosh Ha-Shana a lieu en septembre ou en octobre. Cette année les 21 et 22 septembre ouvriront l'année 5759 du calendrier juif. Cette date n'est marquée par aucune festivité spécifique. En fait, elle correspond, quelques jours avant Yom Kippour, à une période de recueillement personnel. Il s'agit pour le croyant de "s'auto-juger" dans la profondeur de sa foi, avant d'obtenir le grand pardon.

Sandra Mignot

Au Comité des fêtes : tempête dans un verre... de vin de Montmartre

L'affaire fait grand bruit dans le petit monde politique du 18e. Elle a occupé une partie de la réunion du conseil d'arrondissement de décembre. *Espoir 18*, journal du RPR, s'indigne en gros titre : «*Comment les socialistes ont voulu virer le président du Comité des Fêtes*».

Reprenons l'affaire au début. Le Comité des fêtes du 18e a une activité presque unique : il organise la Fête des vendanges. C'est, il est vrai, un événement de grande ampleur. Il touche une subvention de la Ville de Paris (160 000 F en 1997). Avec les bénéfices de la fête et de la commercialisation du vin de Montmartre, il subventionne à son tour des "œuvres".

Citons, parmi celles-ci, le repas annuel des anciens (170 000 F), des "bons de Noël" pour des personnes pauvres (30 000 F), les P'tits Poulbots (10 000 F), les Compagnons de Montmartre (10 000 F), la Grande Parade du 1er janvier à Montmartre (1 570 F), Jazz à Montmartre (10 000 F), la Croix Rouge (5 000 F), la fête de la Chapelle (5 000 F), l'association le Petit Ney (4 000 F), les Parvis poétiques (20 000 F), les sapins norvégiens de Noël (20 000 F), etc...

M. Guillet entre en politique

Le Comité des fêtes a le statut d'association. Jusqu'en 1995, son président était le maire du 18e, Roger Chinnard (UDF). Après la victoire de la gauche aux élections de 1995, le nouveau maire, Daniel Vaillant (PS), a indiqué qu'il ne souhaitait pas présider le Comité. Il vaut mieux, a-t-il dit, que ce ne soit pas une personnalité politique. On se mit d'accord sur le nom de Georges Guillet.

Celui-ci, qui dirige un cabinet d'expert-comptable dans le 18e, était connu comme plutôt de droite, mais

n'avait jamais pris aucun engagement public jusqu'alors.

Daniel Vaillant restait cependant membre du conseil d'administration du Comité, et il y a fait entrer plusieurs de ses amis politiques.

Arrivent les élections législatives de 1997. Le candidat de la droite dans la circonscription de Montmartre, Patrick Stéfani (RPR), cherche un

suppléant. Après diverses péripéties, il choisit, à la surprise des observateurs, Gilles Guillet. Celui-ci se met alors "en congé" de son poste de président du Comité des fêtes, le temps de la campagne.

Après l'élection, M. Guillet reprend son poste au Comité. Mais en même temps il devient un des responsables de l'association créée par Stéfani,

"Avec vous pour le 18e", association ouvertement politique dont l'objet est notamment de «*poursuivre le combat autour de P. Stéfani et G. Guillet*».

Le 12 novembre dernier, réunion du conseil d'administration du Comité des fêtes. Gilles Guillet s'apprête à présenter son rapport. Daniel Vaillant l'interrompt et propose une motion demandant que, «*dans les meilleurs délais*», on remplace Guillet par un autre président, en raison de son engagement politique.

Vaillant a préparé cette réunion à l'avance avec ses partisans. Il sait qu'il joue à coup sûr. De fait, sa motion est adoptée par 20 voix contre 14.

Un contexte de tension

Les choses en sont là. Au conseil d'arrondissement, Daniel Vaillant a indiqué qu'il n'avait pas l'intention de soutenir la candidature d'un militant politique de son bord. Mais pour le moment, aucun candidat ne s'est déclaré. De son côté, Gilles Guillet conteste le vote : selon les statuts, dit-il, le conseil d'administration n'aurait pas le pouvoir de démettre le président. (En fait, il semble bien que les statuts sont muets sur ce point.)

La passion apportée de part et d'autre à cette affaire pourrait faire sourire si elle ne s'inscrivait pas dans un contexte de tension croissante entre la droite parisienne (majoritaire à l'Hôtel de Ville) et la gauche (majoritaire dans six arrondissements dont le 18e). L'animosité entre les deux camps est perceptible à de nombreux signes, et les associations, même celles qui tiennent à rester totalement indépendantes des partis politiques, risquent d'être soumises, des deux côtés, à des tentatives de pressions ou de manipulations. Nous y reviendrons.

Noël Monier

Les plus de 65 ans à la Casserole... pour s'y régaler



Daniel Vaillant et Christophe Caresche d'une part (photo ci-dessus, à la Casserole), Georges Guillet d'autre part, ont fait la tournée des restaurants où les "anciens" banquetaient. Mais pas ensemble, on s'en doute !

La Casserole, 17 rue Boinod, était cette année encore l'un des quinze restaurants réputés de notre arrondissement sélectionnés par le Comité des Fêtes pour le traditionnel repas de Noël des anciens, le 19 décembre. Pour être invité, il suffisait d'avoir

plus de 65 ans et de s'être inscrit à temps dans l'établissement de son choix. Entre la qualité des plats et l'animation par l'invité d'honneur, l'ancien journaliste de télé Joseph Poli, les vingt anciens qui avaient opté pour la Casserole n'ont pas été déçus.

Debré démissionne

Trois petits tours et puis s'en va... La carrière politique parisienne de Jean-Louis Debré aura été courte. Parachuté dans le 18e il y a deux ans pour diriger la liste RPR-UDF aux élections municipales, l'ancien ministre de l'Intérieur du gouvernement Juppé avait été battu par la liste de gauche conduite par Daniel Vaillant. Il était cependant élu conseiller de Paris, et devint même un des adjoints au maire Jean Tiberi, chargé en principe de la "vie locale". Fonction dans laquelle il ne se signala pas par une activité débordante. Jean-Louis Debré vient de donner sa démission pour se consacrer à ses nouvelles fonctions : présider le groupe RPR à l'Assemblée nationale. Il sera remplacé au Conseil de Paris par Mme Chantalat (RPR elle aussi).

Du rififi au MDC

On ne rigole pas avec la discipline au Mouvement Des Citoyens (MDC), le parti fondé par Jean-Pierre Chevènement. Il y a quelques semaines, les membres du "comité" (la section locale) du MDC du 18e étaient sommés par les instances départementales de voter l'exclusion d'un adhérent accusé de double appartenance. Celui-ci était soupçonné d'être un "sous-marin" du Parti des Travailleurs, organisation trotskiste de tendance "lambertiste" (du nom de son chef, Bousset dit Lambert). Sous divers noms (PCI, AJS, OCI, PT...) cette organisation multiplie depuis trente ans les tentatives d'infiltration dans d'autres partis. Une majorité des membres du MDC 18e votèrent contre la demande d'exclusion. Le comité départemental du MDC, dirigé par Georges Sarre, a décidé alors de dissoudre la section du 18e. Depuis, un autre comité du 18e a vu le jour, mais les dissidents, qui devaient faire une demande écrite de réadmission, ont refusé d'effectuer cette démarche.

3 jours de grève à la poste de Clignancourt

Le bureau de poste de la rue de Clignancourt a été fermé trois jours, du 3 au 5 décembre, en raison d'une grève (SUD, CGT, FO) contre une réorganisation prévoyant la fermeture de deux guichets à certaines heures, et donc la suppression de plusieurs postes de travail. Quiconque fréquente ce bureau de poste et y voit les files d'attente presque à toute heure, comprendra les motifs des postiers. Ils ont obtenu un résultat très mitigé : un guichet sera fermé, les emplois de postiers titulaires seront supprimés, mais des embauches de contractuels (en nombre pas tout à fait équivalent) auront lieu...

Une après-midi au hammam du boulevard de la Chapelle

Du matin au soir, sept jours sur sept, à la Goutte d'Or, des bains exclusivement réservés aux femmes, un lieu pour le bien-être, l'hygiène... et la convivialité.

Pour qu'une chose soit claire : il est ici question du hammam des femmes. Pour les hommes, adressez-vous aux hommes. Ou allez directement en face.

On est donc au 54, boulevard de la Chapelle. C'est une après-midi nébuleuse, grise, et l'on est content d'entrer dans cette sorte de cuisine où l'homme de l'accueil nous prend 80 F en échange de clés de vestiaire, bols d'arrosage, bouche-lavabos et bons conseils pour utiliser tout ça. Fadila et moi sommes suffisamment fatiguées de la semaine pour aspirer au calme des bains.

Descente prudente - ce n'est pas le moment de se casser la gueule dans l'escalier, comme remarque ma copine qui est enceinte de cinq mois -, et nous plongeons dans la semi-obscurité de l'antichambre. Elle est carrelée en brun, longue peut-être d'une quinzaine de mètres, et près des petits lavabos installés tout autour à hauteur de genou sont allongés des corps. Une vapeur plus brûlante se fait sentir par une porte, masquée d'un rideau de plastique, qui donne sur la pièce chaude elle-même.

Corps lourds, corps minces...

D'abord il faut se rincer. Un bol d'eau froide versé par terre tout autour de soi, puis on s'arrose abondamment soi-même. Il faut faire un prélavage à l'aide du savon brun et glissant, qui se vend dans des gobelets en plastique. C'est poisseux et ça ne sent pas bon, mais ça évacue. Re-arrosage. Autour de nous quelques femmes se parlent, surtout en arabe. Des filles se colorent les cheveux au henné. Une soupe brune coule vers l'égout.

Et c'est le moment d'aller suer, dans la pièce chaude et humide. Des vapeurs blanches montent d'un vase au centre, dans lequel se consomment des branches entières d'eucalyptus.

Sur les larges banquettes carrelées disposées en triangle autour du vase, nous nous adonnons à cette vidange du corps, goutte à goutte de sueur. Deux Maghrébines se massent le dos l'une l'autre (au savon brun). On voit des corps lourds à côté de silhouettes minces et vigoureuses, des corps de femmes âgées, marqués par une vie de travail et de peines (et de joies, j'espère) à côté des jeunes élégantes. On voit des cicatrices.

Des gouttes pendent du plafond. L'eucalyptus se consume.

Le gant de Rachida

L'eau froide n'est pas de rigueur pour replanter le corps sur cette terre, une fois revenue à la première pièce. Tiède, «un peu plus que tiède», ordon-

ne la voix de Rachida, la maîtresse de cette antichambre. De nouveau allongée près de mon lavabo, je la regarde faire avec son gant noir qui masse les corps de femmes. Rachida, à la chevelure blonde ramassée en nœud sur le haut de la tête, passe toute sa journée ici dans cet univers humide. De temps en temps elle boit une gorgée d'eau minérale, de temps en temps elle s'arrose elle-même et se rince.

A présent c'est au tour de Fadila, couchée sur le sol entre Rachida, qui la masse, et une autre cliente assise

constatons que nous y avons passé deux heures.

La salle de repos est plus "orientale" que celle du bas, avec un plafond plus élevé, un jour en hauteur qui donne sur la rue, ses miroirs, son carrelage bleu et blanc. On y prend des goûters, on se pose encore un moment sur les bancs de mousse.

Les unes arrivent, les autres partent. Rachida vient d'en bas en entonnant un chant, qui s'interrompt sur un cri strident, comme pour lancer une fête : un vif échange commence avec une



Noël Monier

avec qui la masseuse entretient une longue conversation. Je crains un peu pour le bébé dans le ventre de Fadila, vu l'énergie que dégagent les traits de gant qui passent autour.

Quant à moi, eh oui, j'ai décidé de mettre les 30 F de plus que cela coûte. Je demande à Rachida si elle a fait à Fadila un régime spécial femme enceinte. «C'est pareil pour tout le monde, ma chérie !» répond-elle, et le gant se met en route. Ainsi que sa voix rauque. «Tu es mariée, ma chérie ? me demande-t-elle. T'as des gosses ?» Elle fredonne un chant au rythme des traits par lesquels elle m'arrache la peau morte, un chant entrecoupé de plaisanteries avec les autres présentes.

La tête qui tourne un peu

Ça résonne bien dans cet univers carrelé. Dommage que je ne comprenne, de toutes les conversations, que les parties dites en français.

Tournée, retournée, brossée, rouge de partout, arrosée de bols d'eau jusque sur le visage, essoufflée, je retrouve ma place à côté de Fadila pour un nettoyage final. Fadila me rassure : la masseuse a quand même brossé à la douce autour de son ventre. Nous avons la tête qui tourne un peu.

Dans cet univers sous terre il n'y a pas d'horloge : arrivées au rez-de-chaussée dans la salle de repos, nous

L'entrée du hammam des femmes. (Au fond, l'autre hammam, pour les hommes, de l'autre côté de la rue de Tombouctou.)

de ses amies, noire, qui se trouve là. Autour on entend des sèche-cheveux, on se tresse. Doucement, les corps, qui tout à l'heure ne se distinguaient que par leurs

formes, se retransforment en citadines.

A la sortie on nous propose un thé à la menthe. Fadila et une de ces menues citadines, en cape rouge sur sa belle chevelure noire, échangent quelques mots sur leurs bains préférés à Alger.

En tout cas, une chose fait l'unanimité : il est mieux de prendre son bain ici, où c'est exclusivement voué aux femmes, du matin au soir, sept jours sur sept, qu'au hammam de la Mosquée de Paris, ou même encore à Alger, où c'est le même lieu que se partagent par tranches horaires les hommes et les femmes !

On ne peut pourtant pas venir aussi souvent qu'on aimerait le faire. Comme dit Rachida : «Si t'es riche, tu le fais une fois par semaine. Sinon, une fois par mois, c'est bien.»

Silke Rotzoll

□ Bains Maures, 54 boulevard de la Chapelle (juste avant le pont ferroviaire, entre Barbès et La Chapelle). De 9 h à 18 h tous les jours. 01 42 55 07 92.



Les Tamouls du 18e

Une communauté étrangère discrète et soudée, formée principalement de réfugiés chassés du Sri-Lanka par la guerre et la répression, de plus en plus présente dans les quartiers de la Chapelle et la Goutte d'Or.

Après-midi glaciale sur le boulevard Rochechouart. Les rares touristes frigorifiés se pressent vers le métro Anvers ou se réchauffent autour du brasero d'un marchand de marrons à la peau brune, au type indien : c'est un Tamoul.

Devant le théâtre du Trianon, une foule d'hommes et de femmes patientent : quelques affiches annoncent qu'on y joue ce soir un film indien en langue tamoule. Les dames en sari, emmitouflées dans leurs gros manteaux, piétinent de froid... ou d'impatience à l'idée d'assister à un bon spectacle ! Enfin, la vente des tickets commence et le trottoir retrouve sa fluidité, excepté les quelques curieux qui sourient en regardant les affiches représentant ces stars des studios de Madras, placardées sur cet établissement du bas Montmartre !

Régulièrement, la salle du Trianon accueille spectacles ou projections organisés par des associations de réfugiés tamouls. Transportés par l'action, par les vedettes à qui les codes de décence interdisent de s'embrasser sur la bouche, et qui s'aiment à travers des chansons et des danses néanmoins très suggestives... les spectateurs réagissent au moindre gag, prennent en grippe le vilain ou soutiennent le héros quand celui-ci est en danger. Dans une ambiance bon enfant, le suspense est à son comble quand apparaît sur l'écran l'inscription : INTERMISSION (entracte). Chacun se dirige vers le bar où sont servis des samosas et autres snacks, du thé...

Deux temples hindous dans le quartier de la Chapelle

La communauté tamoule est sans doute l'une des plus actives de l'immigration actuellement. L'orga-



Rites de funérailles dans une famille tamoule

nisation de ces séances de cinéma en est un exemple. Et ils ont su recréer un véritable microcosme, le quartier situé de part et d'autre du métro La Chapelle en est la vitrine. Du côté sud du métro, dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, les boutiques sont presque toutes tamoules. Ce n'est pas un hasard si l'on a surnommé «little Jaffna» cette portion de rue, du nom de la principale ville du nord du Sri-Lanka, région où les Tamouls sont majoritaires (voir l'encadré).

Et de l'autre côté du métro, du côté 18e arrondissement, se trouvent les deux temples où se réunissent les tamouls de religion hindoue, l'un au 72 rue Philippe de Girard, animé par M. Sanderasekaram, l'autre créé il y a moins d'un an rue du Département par le CCT (Comité de coordination tamoule). Des «puja» (offices religieux) ont lieu quotidiennement et le dimanche, ce sont quelques centaines de personnes qui passent dans ces

locaux transformés en lieux sacrés, avec les statues, l'encens et les prêtres qui officient.

C'est d'ailleurs par le biais de la tradition et de la religion que les Tamouls, communauté qui n'attire guère l'attention, ont commencé à faire parler d'eux dans le quartier : rappelez-vous les processions très colorées du dieu Ganesh (le "dieu-

éléphant") qui ont eu lieu en septembre 1996 et fin août 1997 (voir le 18e du mois n° 22 et n° 33).

Au coin de la rue Labat

Depuis près d'une vingtaine d'années, des dizaines de milliers de Tamouls ont fui le Sri-Lanka vers l'Europe et le Canada. A cause d'un sale conflit, d'une guerre qui oppose les forces politiques représentant les deux ethnies de l'île : les Cinghalais d'un côté, les partisans d'un Etat tamoul (Tamil-Eelam) de l'autre côté.

Aujourd'hui, la France abrite environ 50 000 réfugiés tamouls, dont la plupart vivent en région parisienne.

Un peu partout, des magasins tamouls ont poussé dans les rues du 18e arrondissement. Et notamment autour du métro Marcadet-Poissonniers. Epiceries, boucheries, vidéo-clubs... Les premiers exilés, quand rien n'était encore si facile, ont vite découvert que ce quartier cosmopolite qu'est la Goutte d'Or regorgeait de produits exotiques indispensables pour cuisiner les plats traditionnels.

C'est la rue Labat qui s'est le plus transformée en un bazar oriental, étirée des deux côtés du boulevard Barbès. En haut cette rue, le salon de

Les Tamouls et la guerre au Sri-Lanka

Originaires de l'Inde du Sud où vivent la majorité d'entre eux, les Tamouls sont également nombreux dans l'île de Sri-Lanka (appelée autrefois Ceylan, 16 millions d'habitants). Ils constituent dans ce pays un des deux principaux groupes ethniques, l'autre étant les Cinghalais qui forment 80 % de la population. Minoritaires globalement dans le Sri-Lanka, les Tamouls sont cependant majoritaires dans certaines régions, notamment dans le nord de l'île, autour de la ville de Jaffna.

Ils ont le sentiment d'être, au Sri-Lanka, une communauté exclue, méprisée, vouée aux tâches les plus basses. Le gouvernement du Sri-Lanka a toujours été dominé par des Cinghalais.

Aussi, il y a une vingtaine d'années, des mouvements tamouls (principalement celui qu'on appelle les "Tigres de l'Eelam") ont déclenché une révolte armée, qui dans le nord de l'île a pris l'allure d'une véritable guerre, avec pour objectif l'instauration d'un Etat indépendant.

Photos ci-dessus, de gauche à droite : • A la sortie de la projection d'un film en langue indienne au Trianon cet automne. • Une cérémonie religieuse au temple hindou de la rue Philippe de Girard, installé dans un ancien atelier d'artisan. • A l'entrée du temple, on se déchausse. • Fête de mariage : à la fin du repas, les deux époux se donnent mutuellement à manger : la femme doit nourrir l'homme et l'homme doit nourrir la femme...

coiffure *Chart coiffure* : des hommes patientent en lisant revues et journaux qui relatent les nouvelles du pays. Le patron du lieu termine un énergique massage crânien sur un client qui n'en demandait pas tant....

Au fond de la boutique, un autel a été érigé, où trônent quelques idoles sorties du vaste panthéon de l'hindouisme.

Plus loin, c'est une épicerie. qui fait l'angle. Le samedi, les Tamouls

de la capitale et de banlieue s'y rendent pour se procurer toutes sortes d'ingrédients et de légumes provenant d'Inde ou du Sri-Lanka, mais aussi toutes les bondieuseries utiles au culte hindou. Bien peu de Français entrent dans ces magasins «exotiques».

Le restaurant Vanathy Maal est un lieu des plus étonnants. Salle tout en longueur, banquettes accolées dos à dos forment des petits espaces pour

quatre personnes. C'est encore presque exclusivement fréquenté par les membres de la communauté, surtout par des hommes. Les plats sont exposés en vitrine et il suffit de choisir pour être servi. Attention, palais sensibles, s'abstenir ! ou bien prenez un *lassi* (boisson à base de yaourt) pour éteindre le feu...

Et puis les boutiques s'enchaînent : commerces de saris, bijouteries, vidéo-club et même une imprimerie,

dans laquelle notamment sont imprimés les faire-part de mariage et de décès, avec la photo du défunt, que l'on voit affichés dans les vitrines des magasins. Tout laisse penser qu'un second «little Jaffna» pourrait voir le jour dans ce coin de l'arrondissement. Ce qui en somme ne ferait qu'élargir le cosmopolisme du 18e, déjà riche de dizaines de nationalités.

Texte et photos
Jean-Michel Delage

UNE LIBRAIRIE D'OCCASION OUVERTE JUSQU'À MINUIT
(ET VRAIMENT PAS CHÈRE DU TOUT)?...

"L'ÉTOURDI"

55, rue d'Orsel 75018 PARIS

M° Abbesses-Anvers-Pigalle - Bus 30-54-67-85

PLUS DE 8000 TITRES
EN BON ÉTAT et CLASSÉS
tous domaines

titres disponibles 40-45 % du prix neuf,
nombreux poches à 10 Frs, livres et revues épuisés,
recherches sur demande

ACHATS SUR RENDEZ-VOUS

(déplacement à domicile - enlèvement immédiat)

Tél. : 01 42 55 52 72

300 participants environ (membres des clubs sportifs et spectateurs) à cet après-midi de démonstration des arts martiaux, au gymnase Bertrand Dauvin.



Judo, karaté, jiu-jitsu, aikido, taekwondo, wan laisheng, kempo, mushin et compagnie: un rendez-vous Porte de Clignancourt.

Le "clou", le moment le plus spectaculaire, ce fut lorsque le maître japonais Takemi Takayasu, du club de karaté-do Uechiyu, cassa un parpaing de ciment du tranchant de son pied nu. Un peu plus tard d'ailleurs, des jeunes du club Taekwondo cassèrent pareillement, de la main ou du pied, des planches de polystyrène et de bois. Mais durant tout ce dimanche après-midi 14 décembre, au gymnase Bertrand Dauvin près de la Porte de Clignancourt, on en a vu aussi bien d'autres en matière d'arts martiaux et sports de combat.

Bon nombre de clubs de l'arrondissement avaient participé à l'organisation de cette rencontre-démonstration, avec Bruno Fialho, maire-adjoint du 18e chargé des sports : l'AIPS de la rue Marcadet, le Dojo de la Chapelle, le Seishin-Mushin du gymnase des Amiraux, le Flèche Athletic Club, le Taekwondo Paris, le Wan Laisheng Paris, le Kamikaze Honbu Dojo, le groupe de boxe française de Droit de Cité, le Boxing Club Rodriguez, etc...

L'art de la maîtrise de soi

Le public : pour l'essentiel, des gamins des quartiers nord du 18e, souvent avec les mamans qui n'étaient pas les moins intéressées, des adolescents, des pratiquants des divers sports présents (et aussi Patrick Stéfani, RPR, et Daniel Vaillant, PS...venus tous deux, séparément et comme en passant, pour quelques quarts d'heure...).

Il existe beaucoup de variétés d'arts martiaux : tout le monde connaît le judo, le karaté, le jiu-jitsu, l'aikido, mais le taekwondo (de tae, pied, kwon, poing, et do, voie, chemin), le karaté-do traditionnel (différent du karaté pratiqué dans les compétitions), le mushin, le kempo, le wan laisheng (du nom de

son créateur) ont aussi leurs adeptes.

Tous ces "arts martiaux" d'origine japonaise ou chinoise ont en commun d'être d'extraordinaires écoles de maîtrise de soi, de lucidité, de contrôle de chacun de ses mouvements, avec toujours la notion de respect de l'adversaire. Etre capable de concentrer toute son énergie dans un seul geste, qui acquiert ainsi une formidable efficacité, mais en même temps apprendre à toujours simuler les coups, s'imposer de ne jamais faire mal à l'adversaire : en discutant un peu avec les jeunes pratiquants, on constatait vite que ces sports constituent un remarquable outil éducatif, qu'ils ne forment pas des voyous bagarreurs, tout au contraire.

Les arts martiaux connaissent en

France un succès de plus en plus grand. Et pas seulement auprès des gens qui veulent apprendre à se défendre s'ils sont attaqués (bien qu'ils puissent aussi, accessoirement, avoir cette utilité). Dans notre 18e, nombreuses sont les associations sportives où on peut les pratiquer (voir l'encadré).

L'après-midi comportait aussi des démonstrations de boxe française (ce sport qu'on appelait jadis la "savate", où l'on peut utiliser les poings et les pieds, et qui ressemble, lorsqu'il est bien pratiqué, à une danse) et de boxe anglaise (la "boxe" du langage courant).

A la fin, tous les jeunes participants ont reçu des médailles. Pas de jaloux
René Molino

Des adresses :

- L'Office municipal des Sports du 18e vient d'éditer un petit dépliant donnant les adresses de la plupart des associations sportives de l'arrondissement, classées par ordre alphabétique et aussi par sport pratiqué. (Permanences : mairie du 18e le jeudi de 16 h 30 à 18 h et sur rendez-vous, tél. 01 42 52 42 00.)
- Championnet-Sports, 16 rue Georgette Agutte, 01 42 29 09 27 : aikido, judo, jiu-jitsu, self-défense.
- Taekwondo Paris, 12 rue du Pôle Nord, tél. 01 46 06 95 13.
- Wan Laicheng France, 26 rue Montcalm, tél. 01 42 57 24 36.
- Dojo de la Chapelle, 21 rue de la Chapelle, tél. 01 46 07 71 11 : judo, jiu-jitsu.

Quelques adresses pour les arts martiaux et sports de combat :

- AIPS (Association d'initiation à la pratique sportive), 157 rue Marcadet, 01 48 36 56 80 : karaté (avec notamment comme professeur Nathalie Lacroix, championne d'Europe).

- Dojo de Paris 18e, 15 rue de la Chapelle, tél. 01 42 05 19 24 : aikido, judo, karaté, self-défense.
- Goutte d'Or Avenir, 12 rue des Fillettes, tél. 01 42 05 18 39 : karaté, boxe française.
- Cheminots Athletic Paris Nord, 54 rue Charles Hermite : aikido, jiu-jitsu, judo, self-défense.
- Flèche Athletic Club, 8 rue Championnet, tél. 01 44 92 02 02 : judo.
- Mushin, au gymnase des Amiraux (tél. 01 69 49 12 91) : karaté-do.
- Budokan Paris 18, 4 rue Emile Bertin : judo.
- Centre Jeunesse Paris 18 Nord, 66 rue René Binet, 01 42 55 69 74 : aikido, judo, karaté.
- Franthaifull, 146 bis av. de St-Ouen, 01 48 80 59 07 : karaté, taekwondo, boxe anglaise, boxe thaï, boxe française.
- Boxing Club Rodriguez, 12 rue René Binet : boxe anglaise.
- Amicale Sportive des Poulbats, 2 rue Ronsard, 01 47 97 64 59 : boxe anglaise.

Place Charles Dullin

"Brise Miche", la boutique qui «relève la tête»

Bobs, bérêts, bibis, trucs en plumes, petites cloches enveloppantes ou grandes capelines évaporées, chapeaux de paille pour déjeuner de soleil ou chapeaux de pluie battante : on travaille du chapeau chez Brise Miche, la boutique de modiste ouverte en mai dernier au 6 place Charles Dullin, face au théâtre de l'Atelier, par Michèle Bonny.

Petite brune avenante, ancienne institutrice qui cessa de travailler pour élever ses enfants et se relance maintenant dans la vie active, Michèle, 46 printemps, a toujours aimé la mode, la couture, les tissus (membre depuis dix ans d'une troupe de théâtre amateur en Seine-et-Marne, elle s'occupe des costumes) et...les chapeaux. Elle a commencé par les collectionner chinant les brocantes, puis elle en a réalisé pour elle, pour ses amies, jusqu'à ce que, poussée par son mari, elle abandonne la création «confidentielle» pour la fabrication-vente.

A exemplaire unique

Pas de fabrication de masse chez Brise Miche, tous les chapeaux sont réalisés à exemplaire unique. Certains se ressemblent mais toujours le petit détail qui fait la différence. «Toile, velours, paille, feutre : j'essaie toutes les matières, tous les styles aussi mais avec une petite préférence pour le retro et une prédilection pour les fleurs et les plumes, j'adore, j'en mettrais partout mais je me limite car je veux faire des chapeaux faciles à porter, pas de somptueuses excentricités», déclare Michèle.

Autodidacte, la modiste met de deux heures pas plus à une journée entière pour réaliser ses créations (vendues 250 F à 1 000 F avec une moyenne se situant entre 400 et 600 F).

De 18 à 50 ans

Qui vient se coiffer chez elle ? des femmes de tous âges, depuis 18 ans jusqu'à 50 et plus, mais avec une majorité de jeunettes - on vit un retour du chapeau, cette mode relève la tête - et souvent Michèle voit des hommes entrer les premiers, entraînant leur compagne indécise.

Pourquoi Brise Miche ? «Je suis passée un jour, il y a longtemps, rue Brise Miche au Quartier Latin et ce nom m'a fascinée. Et puis, je m'appelle Michèle et on dit parfois que je suis casse-pieds, alors...»

M.P.L.

PORTRAIT Le boulanger de la place Tristan Tzara

Fidèle aux traditions et à l'esprit des "Compagnons du Devoir" qui l'ont formé, cet artisan du quartier de l'Évangile a obtenu en 1997 le titre de "meilleur ouvrier de France".

Thierry Meunier, 33 ans, arrivé à Paris en 1991, n'est pas "meilleur ouvrier de France 1997" pour rien ! Patron de la boulangerie *Au Duc de la Chapelle*, place Tristan Tzara dans le quartier de l'Évangile, il perpétue une tradition de fabrication du pain qui remonte à des savoirs ancestraux que le compagnonnage a véhiculés.

Et il faut reconnaître qu'en ces temps où le pain fabriqué industriellement est si répandu, manger du vrai pain, fait par un vrai boulanger, on apprécie !

Thierry Meunier, formé par les Compagnons du Devoir, est imprégné de la philosophie du compagnonnage, fondée sur le développement de l'homme à travers la valeur des traditions et des gestes de métiers, à travers la maîtrise sur la matière - pour un boulanger, sur la pâte qu'il pétrit. Il se veut artisan au sens fort du terme car un artisan, dit-il, «prend ses produits et les transforme», et ainsi apporte un plus au monde. Ce savoir et ces valeurs

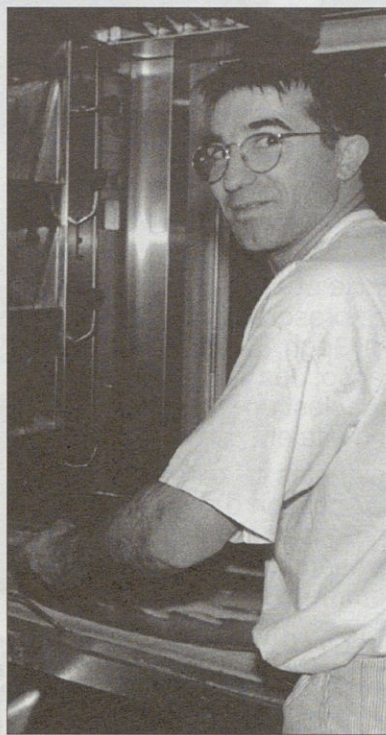
acquis par le compagnonnage, il les transmet régulièrement à des apprentis.

«Peu important la longueur des journées, la difficulté du travail, ce qui compte c'est de s'être investi jusqu'au bout pour produire une œuvre réellement sienne», explique-t-il.

Mais le travail d'un boulanger, c'est aussi le travail d'«une grande famille dont l'union fait la force», nous dit Thierry Meunier : il est assisté de deux pâtisseries, d'un apprenti et de sa femme qui fait «le travail méritoire, dit-il, d'une mère de famille, d'une boulangère et d'une secrétaire».

Cet homme sympathique et modeste, l'air de rien, collectionne les réussites aux concours de sa profession, tels que le concours de la meilleure baguette où il a obtenu un prix successivement en 1994 et 1995. Des clients de tous âges se pressent chez lui et il n'hésite pas à faire un brin de causette avec eux, souvent avec beaucoup d'humour.

Si vous passez du côté de la Por-



Bertrando Lofori

Thierry Meunier : la volonté de perpétuer un savoir et des valeurs acquis dans le compagnonnage...

te de la Chapelle, et si vous avez une petite faim, n'hésitez pas : rendez-vous place Tristan Tzara. Goûtez la baguette de Thierry Meunier, ses nombreuses spécialités comme le cannelé bordelais, le seigle auvergnat, le pain de Beaucaire. Vous verrez, c'est un régal.

Saliha Hadj-Djilani

L'avis des bêtes ou : Le 18e du bois

On devrait lire plus souvent le Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris. Celui du 21 novembre a décerné les prix bestiaires de la rentrée. Un arrêté du préfet de police de Paris y fixait la liste des espèces «considérées comme nuisibles et non nuisibles à Paris en 1998» parmi les dix-huit espèces susceptibles d'être déclarées nuisibles.

Le prix "non nuisible" a été décerné à : la belette, le chien viverrin, la martre, le putois, le raton-laveur, le sanglier, le vison d'Amérique, le corbeau freux, l'étourneau sansonnet et le geai des chênes.

Sont recalés et classés nuisibles pour 1998 : la corneille noire, la pie bavarde, le pigeon ramier, la fouine, le ragondin, le rat musqué, le lapin de garenne et (18e du bois) le renard.

On espère que la préfecture fera une exception pour le lapin agile à Montmartre, où une autre espèce a récemment été classée nuisible : le car (*touristicus dieselobus*).

André Parajon

"L'ÉTOURDI"

**est ouvert du mardi
au samedi
de 10 heures du matin
à Minuit**



**et le dimanche
de 10 heures à 20 heures.**

En outre, un divan profond permet d'y consulter les livres...

Depuis longtemps, le 18^e arrondissement est réputé comme lieu d'accueil d'innombrables artistes.

Si à Montmartre, au XIX^e siècle et au début du XX^e, vécurent tant de jeunes peintres presque inconnus à l'époque, Renoir, Cézanne, Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Suzanne Valadon, Signac, Picasso, Juan Gris, Modigliani, Max Ernst, Miro et bien d'autres, c'est en partie parce qu'en cette période les loyers n'y étaient pas chers.

Plusieurs cités d'artistes, construites au cours des décennies, témoignent de cette vocation d'accueil aux artistes. Les unes, d'un standing assez élevé, sont habitées par des peintres, sculpteurs, architectes qu'on pourrait dire "installés". D'autres, comme l'Hôpital Ephémère,

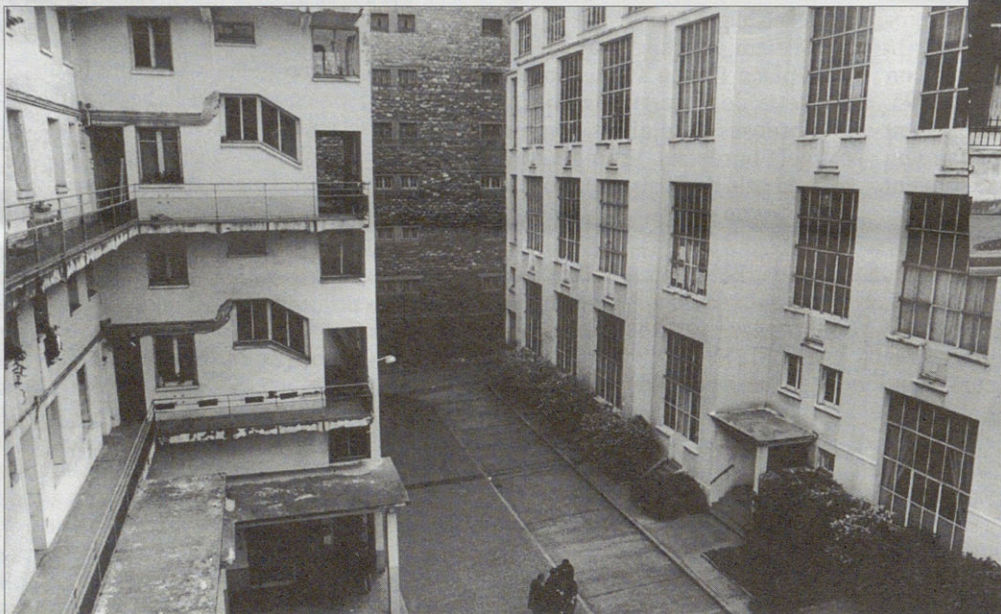
abritent de très jeunes artistes dans une ambiance qui rappelle la bohème du début du siècle. La cité *Montmartre aux artistes* témoigne d'un souci de donner aux artistes une place dans les programmes HLM.

La question du logement reste cruciale pour les artistes, qui ont besoin d'un local qui soit à la fois atelier, avec des exigences spécifiques, et lieu d'habitation.

Aujourd'hui, c'est à la Goutte d'Or, ou tout en bas des Abbesses, parfois dans le quartier Simplon ou à la Chapelle, que s'installent peintres et sculpteurs peu fortunés... Il est souhaitable que les responsables de l'urbanisme et de la construction se soucient aussi du logement des artistes lorsqu'ils élaborent leurs programmes.

189, rue Ordener
(quartier Grandes Carrières)

Montmartre aux artistes et ses 184 logements-ateliers : la plus grande cité de ce genre en France



Noël Monier

Ils constatent aussi que rien n'est prévu pour la remise en état des caves ; or, pour eux, elles ont une grande importance : ils y entreposent leurs œuvres ou leurs matériaux.

«Nous sommes contents que la rénovation commence, disent les responsables de l'ALMA. Mais nous sommes mécontents de l'absence de concertation.» Pour le moment, ils n'ont pas obtenu de réponse de l'OPAC. Ils comptent faire ce qu'il faut pour en avoir.

Construire des ateliers en Ile-de-France

Les 6 et 7 décembre, une trentaine de locataires de *Montmartre aux artistes* ont organisé des "ateliers portes ouvertes". Ils en ont profité pour organiser un débat, au cours duquel ils ont exposé leurs propres problèmes, mais ont aussi évoqué la situation générale du logement des artistes. L'aide de la région Ile-de-France à la construction d'ateliers d'artistes a en effet diminué de moitié par rapport à ce qu'elle était il y a cinq ans.

La Maison des Artistes, qui gère la Sécurité sociale des peintres, sculpteurs, etc., recense 14 000 ayant-droit. Seuls ceux-ci peuvent obtenir auprès des offices HLM un atelier en location à un prix abordable. Mais ces 14 000 sont ceux qui ne vivent que de leur art, qui n'ont pas d'autre source de revenus. En réalité, il y a en France environ 70 000 artistes professionnels (dont 25 000 à 30 000 en région parisienne), mais la plupart sont obligés d'avoir d'autres activités pour pouvoir vivre ; ceux-là ne trouvent pas d'atelier à moins de 6 000 F de loyer, ce qui est inabordable pour beaucoup.

Les locataires du 189 rue Ordener, qui ont la chance d'un atelier-logement en HLM, entendent bien cependant ne pas être absents de l'action générale pour le logement des artistes.

René Molino

C'est le plus grand ensemble de logements d'artistes en France, et probablement en Europe : 184 logements-ateliers dans cette cité "*Montmartre aux artistes*", construite au début des années 1930, au 187-189 rue Ordener (côté nord-ouest de la Butte). Derrière la belle façade de briques avec ses trois grandes portes vitrées, qui donne sur la rue, derrière l'immense hall pavé de mosaïque, il y a trois bâtiments de sept étages, avec des coursives en plein air courant le long des façades.

Presque tous les appartements sont en duplex sur deux étages : en bas une grande pièce servant d'atelier et un minuscule coin cuisiné, en haut une mezzanine avec deux petites pièces, et de hautes fenêtres s'élevant sur les deux niveaux. Ce sont des espaces bien adaptés, et d'abord parce que chaque artiste peut structurer son logement-atelier selon ses besoins, selon qu'il est peintre, sculpteur, architecte, musicien, qu'il travaille sur des grands ou des petits formats, etc...

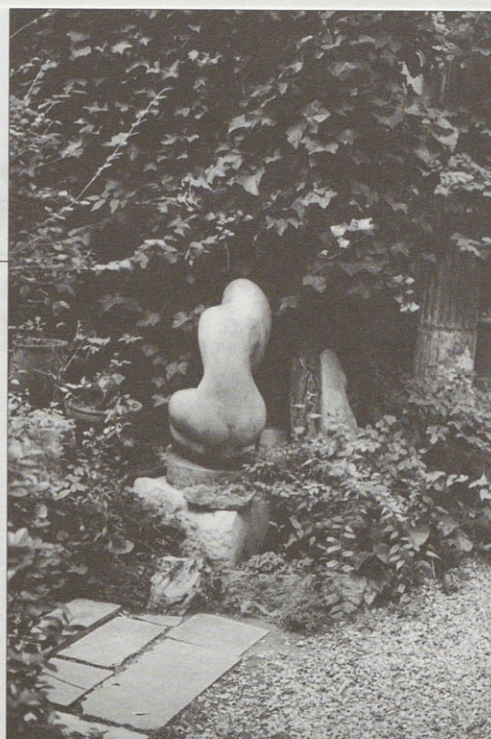
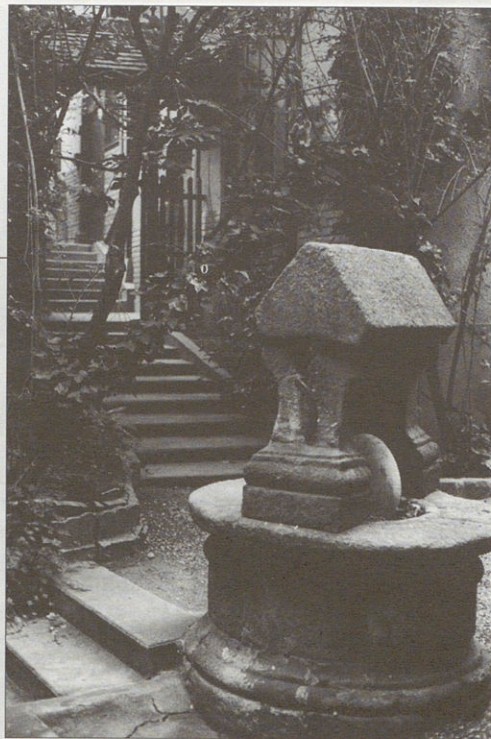
Le propriétaire est la Ville de Paris à travers l'OPAC, un de ses offices d'HLM.

Il y a un an, les locataires de la cité s'étaient mobilisés sur un problème de loyers (voir *le 18^e du mois* janvier 96) : comme ces bâtiments anciens n'ont pratiquement pas été entretenus depuis des

décennies, une rénovation approfondie est maintenant nécessaire. Or l'OPAC entendait en profiter pour augmenter fortement les loyers. L'Association des locataires de *Montmartre aux artistes* (ALMA) a multiplié les démarches et obtenu de la mairie de Paris l'engagement que les loyers ne seraient pas augmentés pour les locataires en place. Cet engagement a été récemment confirmé de façon officielle par une réponse de M. Tibéri à une question posée au Conseil de Paris par M. Wlos, élu du 18^e.

Toutefois, l'augmentation pourra être imposée aux nouveaux locataires qui entreront dans les lieux une fois la rénovation achevée.

Les travaux, prévus pour durer quatre ans, viennent de commencer. En même temps, pour les locataires, a commencé une nouvelle bataille : en examinant les plans de l'OPAC (il y a parmi eux des architectes, qui savent de quoi il est question), ils ont constaté que l'OPAC entend mettre les logements "en conformité" avec ses normes, ce qui risque d'aboutir à une standardisation tout à fait contraire aux besoins des artistes. Par exemple, l'OPAC envisage d'installer des salles de bain dans le grand espace des ateliers en bas, ce qui réduira considérablement la place pour travailler. Et ainsi de suite.



22, rue Tourlaque
(près du cimetière Montmartre)

La Cité des Fusains : des masques africains de Derain aux amours fous du groupe surréaliste...

On emprunte la rue Tourlaque, qui descend... à pic depuis la rue Lepic, on arrive au croisement de la rue Caulaincourt. A l'angle, en levant les yeux, en haut d'un bel immeuble en brique on voit encore l'ancien atelier de Toulouse-Lautrec. Poursuivons notre descente. Plus loin, sur la droite, à hauteur du 22, une fresque en céramique indique «les Fusains». Poussons la porte étroite, et nous pénétrons dans un petit paradis caché, un labyrinthe d'allées parsemées de sculptures et où les arbres et arbustes (des fusains...) créent une verdure chaotique et sauvage autour d'ateliers d'artistes bien dissimulés.

Ceux-ci, en structure bois, proviennent de l'Exposition universelle de 1889. Ils ont été rachetés par un mécène et remontés là pour être mis à la disposition des artistes, avec l'autorisation de la Ville de Paris... pour une durée provisoire de 50 ans. Pierre Bonnard y eut son atelier, André Derain également (de 1906 à 1910). C'est ici que ce dernier peignit ses *Baigneuses*, exposées au Salon des Indépendants en 1907 et dont le caractère novateur provoqua un scandale.

Derain fut également le premier, dans ces mêmes années, à collectionner les œuvres d'art en prove-

nance des antipodes, notamment d'Afrique. Rangées en vrac dans son atelier, elles intriguaient ses amis Vlaminck et Matisse, mais aussi Picasso qui, avec sa bande, le fréquentait. C'est, dit-on, en fouillant dans le bric à brac de Derain que Picasso découvrit le fameux masque blanc Fang, tenu par les historiens d'art comme le point de départ de sa passion pour l'art nègre.

(Contrairement à ce qui est quelquefois indiqué, Renoir n'a pas eu son atelier dans la Cité des Fusains. Il a effectivement fréquenté ce lieu, mais avant que la Cité existe, alors qu'il y avait là un ancien lavoir.)

Dans les années 20, d'autres ateliers furent construits, cette fois en structure métallique, sur la partie escarpée du terrain, et les surréalistes envahirent ce nouveau lieu : Joan Miro, Hans Arp et sa femme Sophie Taeuber, Max Ernst, ainsi que le poète Paul Eluard.

En 1917, c'est à la mairie du 18e que Paul Eluard épousa la jeune Russe Hélène Diakonova, plus connue sous le nom de Gala. En 1922, entre Max Ernst et Gala Eluard, à la Cité des Fusains, c'est la passion. En 1924, Eluard entreprend une grande fugue vers Tahiti et Saigon, Gala le rejoint, c'est à

nouveau l'amour fou entre eux. Mais en 1929, Gala devient la compagne de Salvador Dali, qui vient de tourner avec Luis Buñuel *le Chien andalou*. Elle ne le quittera plus.

Revenons à la Cité des Fusains : vers 1950, alors qu'elle était dans un état de délabrement proche de l'insalubrité, les artistes présents, sous l'impulsion de René Collamarini, sculpteur, se battent pour la conservation du lieu et obtiennent d'André Malraux, ministre de la Culture, que la cité soit protégée. Ils acquièrent alors leurs ateliers et engagent les travaux nécessaires. Séjournèrent également dans ces lieux des artistes comme Georges Joubin, Jean Ekiert et plus récemment Sempé, père du *Petit Nicolas*.

Aujourd'hui, la Cité des Fusains n'a pas totalement échappé aux appétits spéculatifs, mais continue cependant à vivre pour les artistes, grâce à des hommes comme Jean-Claude Barreaud, sculpteur, Michel Terrasse, peintre et écrivain, Jacques Bibonne et Michel Lecoque, peintres, et de jeunes talents, y compris cinématographiques, entourés d'une "mémoire collective" : les œuvres des sculpteurs qui sont passés là, y laissant un peu de leur âme.

Magda Novaro et Olga Ostrogorsky

15, rue Hégésippe Moreau
(près du cimetière Montmartre)

Villa des Arts : un assemblage harmonieux d'éléments disparates

Quittons la bruyante place de Clichy, son tohu-bohu d'autobus, taxis, cars de tourisme, ses hôtels Mercure ou Ibis, cinémas, brasseries, coquillages, crêpes, hamburgers... Juste derrière, rue Cavallotti, le silence. Un chat gris traverse la rue, tranquille comme tout ce quartier au bel équilibre architectural d'immeubles fins de siècle. Un peu plus loin encore, après l'entrée du cimetière Montmartre, au 15 de la rue Hégésippe Moreau, c'est la Villa des Arts.

Un carré d'herbe, un arbre, des géraniums, un rosier fleuri, une façade un peu éclectique. L'architecte s'appelait Cambon, c'est lui qui a également érigé les maisons voisines des rues Cavallotti et Hégésippe Moreau. D'où l'unité de style dans ce quartier préservé.

Il a construit la Villa des Arts en

1892 pour réaliser un ordonnance-ment logique à partir d'éléments disparates, côté jardin autour d'un ancien relais de poste, et côté cimetière une dégringolade de six niveaux épousant une ancienne carrière. Réponse astucieuse à une géographie chaotique des lieux, et habile récupération de ce qui pouvait encore servir : assemblage de petites maisons de village déjà existantes et de matériaux provenant de l'Exposition universelle de 1889.

Ainsi, si vous entrez, vous apercevrez des arcs-boutants métalliques qui rappellent la Tour Eiffel, juste derrière l'escalier Art nouveau qui fait la gloire de la Villa des Arts. Il est classé, n'y touchez pas ! On dit que c'est l'escalier de la gare St-Lazare ou plus exactement sa réplique, construite pour l'Exposition. Quoi qu'on dise, il est super-

be ! A double volée, l'une s'envolant vers la lumière et les étages, l'autre descendant vers des sous-sols obscurs, des caves mystères dont on raconte (on raconte tant de choses...) qu'elles sont un labyrinthe débouchant sur le vide des carrières. Lieu magique. On comprend qu'il ait charmé artistes et metteurs en scène. On y a tourné des séquences de plusieurs films.

Une plaque apposée sur la grille d'entrée signale que Cézanne, Eugène Carrière, Signac ont eu là leurs ateliers. Plus près de nous, Marcoussis, Nicolas Schöffer dont on peut voir ici des créations conservées par sa veuve, y ont travaillé.

La Villa des Arts reste un lieu de création artistique où tous les arts contemporains sont représentés : architecture dont le vétéran est Sté-



(Suite de la page 17)



L'escalier de style "Art Nouveau" qui fait la gloire de la Villa des Arts.

phane Duchateau, doyen de la Villa, peinture, sculpture, danse, musique, photo.

Trente-cinq artistes de la Villa des Arts ont exposé à la mairie du 18e en juin dernier, avec des œuvres de sensibilités très différentes : réalisme, hyper-réalisme, arts abstrait, art cinétique (notamment une originale construction de Schöffner), poésie. Des paysages structurés, architecturés ou complètement disloqués, des collages stricts aux lignes épurées ou des charges violemment colorées, etc... Richesse et variété d'une expression artistique forte.

Cette exposition a pu avoir lieu grâce à la douce persévérance de Juan Quintanilla, architecte d'origine péruvienne, président de l'Association de la Villa des Arts. Celle-ci a été créée en 1985 pour s'opposer à la construction d'un parking en lieu et place de ce phalanstère artistique. Le projet heureusement est tombé à l'eau.

Pour redonner vie et place à ce creuset de création, Juan Quintanilla a plusieurs projets en tête, dont celui d'une opération "portes ouvertes", en liaison avec les artistes du passé qui ont vécu et travaillé là et qui ont influencé les artistes actuels.

Rose Pynson et Michèle Stein

143 rue de Clignancourt
(quartier du Simphon)

Une ancienne usine de tapis-brosses

C'était à l'origine une manufacture de tapis-brosses, créée au XIXe siècle. Au lendemain de la Libération, un menuisier, M. Guerre, dont les ateliers avaient été détruits par les bombardements, a acheté le bâtiment et y a travaillé vingt-cinq ans. Peu à peu des peintres s'y sont installés à côté de lui. Lorsque le menuisier a cessé son activité, l'étrange construction du 143 rue de Clignancourt, faite de bois, de briques et de broc, avec toujours l'ancienne cheminée d'usine, est devenue une cité d'artistes.

Corneille a travaillé là à partir de 1954. Hollandais, le peintre Corneille était un des fondateurs (avec le Danois Jorn, les Néerlandais Karel Appel et Constant, le Belge Dotremont, plus tard Alechinsky et d'autres) du groupe *Cobra* qui fut à la fin des années 40 et dans les années 50 un des principaux mouvements de la peinture européenne. Le nom de *Cobra* était formé des initiales de Copenhague, Bruxelles, Amsterdam ; mais ses membres se réunissaient souvent à Paris, entre autres ici, au 143 Clignancourt, chez Corneille. Celui-ci a maintenant 75 ans, il vit toujours à Paris. Il a conservé son atelier de la rue de Clignancourt mais n'y travaille plus et n'y vient que de loin en loin.

D'autres peintres connus ont vécu

là : Delfino dès le début, Peter Klaseen un peu plus tard, Krasnopolsky (dit Krasno)...

Il y a une quinzaine d'années, le troisième étage était réservé aux pigeons. Depuis, il a été aménagé lui aussi et transformé en logements-ateliers. Cinq peintres, un décorateur d'intérieurs, un comédien vivent là et y travaillent, ainsi qu'une danseuse qui y donne des cours. Deux artisans du bâtiment y ont également leurs ateliers.

Des fenêtres, on aperçoit, de l'autre côté de l'allée, une longue bande de terrain où personne ne va jamais, et où prospèrent deux immenses cerisiers dont les fruits ne profitent qu'aux oiseaux... et aux chauves-souris : un des locataires du 143 en a vu une à plusieurs reprises, volant à l'aube.

Depuis 1991 le bâtiment appartient à la Ville de Paris. Il est en mauvais état. D'énormes fissures sont apparues dans le mur côté rue de Clignancourt, les locataires ont colmaté les brèches comme ils ont pu.

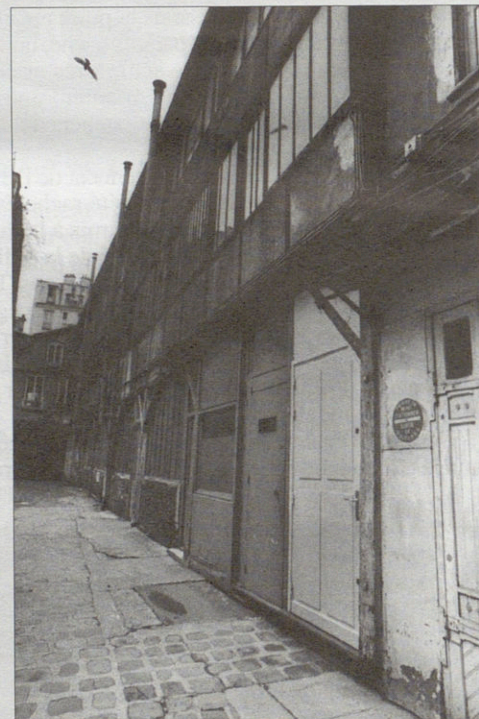
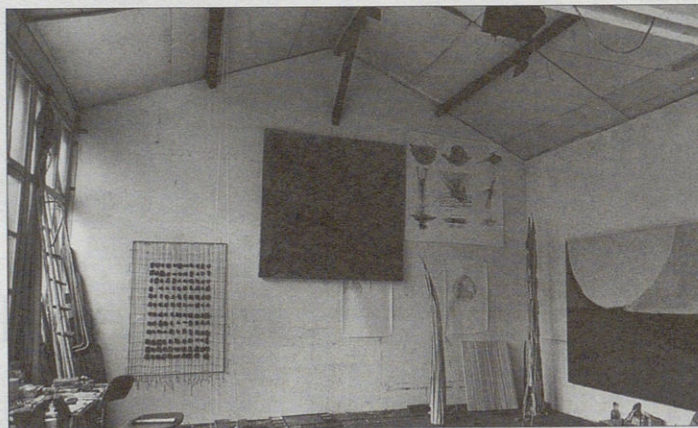
Ce lieu mérite d'être préservé : c'est le dernier témoignage restant de l'architecture industrielle autrefois très importante dans le quartier. Quand on passe devant, si l'on jette un

coup d'œil sous le porche, on ne peut manquer d'être frappé par son aspect peu banal. Mais des travaux sont indispensables et les intentions de la Ville sont incertaines. Certains bruits évoquent le projet de le remplacer par un immeuble de logements sociaux. Ce serait dommage.

Le 5 juin 1997 à 4 h du matin s'est déclaré un incendie, qualifié sans hésitation de criminel par les pompiers. Grâce à une intervention rapide des locataires et des secours, les dégâts ont été minimes.

Lors de la fête du quartier Amiraux-Simphon, les 20 et 21 septembre derniers, les artistes du 143 ont organisé une opération "ateliers portes ouvertes". C'était la première fois. Les habitants du quartier aimeraient bien que ce ne soit pas la dernière. Ils l'ont dit en signant en masse une pétition intitulée : «Le quartier veut garder ses ateliers d'artistes».

R.M.



Valérie Statetta

D'autres cités d'artistes dans le 18e

■ Le Bateau Lavoir

Inutile de retracer l'histoire de cette grande baraque, place Emile Goudeau, qui abrita tant de peintres (Picasso, Juan Gris, Modigliani, Van Dongen) et d'écrivains (Reverdy, Max Jacob, Mac Orlan)... C'est Max Jacob qui lui donna ce surnom à cause de sa forme bizarre. Mais le Bateau Lavoir historique, en bois, fut détruit par un incendie en 1970. A sa place, on a construit un bel immeuble pour artistes, d'un standing assez élevé, dont l'entrée se trouve derrière, 6 rue Garreau, par un beau jardin. Mais l'immeuble n'est pas ouvert au public, une grille en ferme l'accès, sauf lorsque se tient là une exposition.

■ L'Hôpital Ephémère

L'association *Usines éphémères*, fondée pour rechercher des locaux industriels désaffectés afin que des artistes s'y installent en attendant leur démolition, a obtenu en 1990 l'utilisation, pour des ateliers d'artistes, de pavillons de l'ancien hôpital Bretonneau, 2 rue Carpeaux.

En 1997, les travaux de démolition de l'ancien hôpital Bretonneau ont commencé : un nouvel hôpital gériatrique sera construit à la place. Le bail de l'Hôpital Ephémère est donc venu à expiration. Toutefois, l'architecte du futur hôpital veut conserver les deux pavillons du côté Carpeaux, dont il fera seulement l'intérieur. Ces pavillons

ne sont donc pas encore concernés par les travaux. Les artistes ont obtenu l'autorisation d'y rester encore... à titre maintenant tout à fait éphémère.

■ La Cité du 36 avenue Junot

Dans ce quartier "chic", cette cité, se compose de trois bâtiments de trois étages disposés parallèlement et séparés par trois cours. De l'avenue, on peut observer sur la façade les grandes baies des ateliers. A l'intérieur, on remarque les allées dallées de grands carreaux rouges et noirs, et les grilles en fer forgé qui ouvrent sur les cours intérieures, très représentatives du style de l'époque (l'ensemble date de 1930).

■ La Cité internationale des Arts, 24 rue Norvins

Au milieu de cette rue, qui part de la placée du Tertre, fut bâtie en 1774 une grande maison de campagne à laquelle on donna le nom de son propriétaire : la *Folie-Sandrin*. De 1805 à 1847, elle devint une maison de santé pour malades mentaux, dirigée par le docteur Prost, puis le docteur Blanche. Celui-ci y soigna, en 1841, Gérard de Nerval.

Aujourd'hui, restaurée, propriété de la Ville de Paris depuis 1972, la maison a été aménagée en logements-ateliers d'artistes. Elle est entourée d'un jardin sauvage qui dévale la pente nord de la Butte.

18^e

HISTOIRE

De la Goulue à Mistinguett : les grandes heures du Moulin Rouge

Le Moulin Rouge, place Blanche, actuellement en règlement judiciaire (voir page 4) est sans doute l'établissement de spectacle parisien le plus connu dans le monde.

Cette célébrité, il la doit à son histoire et aux grands noms qui l'ont marquée.

Joseph Oller a 50 ans lorsque, le 6 octobre 1889, il ouvre le *Bal du Moulin Rouge*. Ce Catalan aux yeux rieurs a débuté dans la carrière d'entrepreneur de spectacles en organisant à Bilbao, à l'âge de 17 ans, des combats de coqs. Venu en France, il s'est intéressé aux courses de chevaux et a créé, en 1867, le *Pari mutuel*. Il a ouvert, en 1874, les *Fantaisies Oller*, devenues bientôt le *Théâtre des Nouveautés*. En 1885 il a fait construire l'immense *Piscine Rochecouart*, un bassin de natation, des bains de vapeur, 500 cabines réparties dans des galeries qui s'étirent autour des bassins, sur une longueur de 1 500 mètres chacune... puis, faubourg St-Honoré, le *Nouveau Cirque* (à l'endroit où se trouve actuellement la salle Pleyel).

Plus tard, après le Moulin Rouge, il créera en 1893 le premier music-hall français, l'*Olympia*, boulevard des Capucines. C'est dans sa branche un inventeur.

En 1887 il a racheté, place Blanche, les locaux d'un ancien bal fermé depuis trois ans, la *Reine blanche*. Il a beaucoup de projets, mais peu d'argent. Il s'associe avec Charles Zidler.

Celui-ci, autodidacte absolu (il a appris à lire et écrire tout seul à l'âge de 14 ans), a été ouvrier



tanneur, boucher, commerçant en gros, avant de se lancer lui aussi dans l'industrie du spectacle. Il a dirigé l'Hippodrome place de l'Alma.

Ensemble les deux hommes ont inventé la formule du Moulin Rouge.

Le Tout Paris est là le jour de l'ouverture : au hasard de la foule, on reconnaît le prince Poniatowski (ancêtre du ministre de Giscard), le prince Troubetzkoï, le comte de la Rochefoucauld, Elie de Talleyrand, des bourgeois fortunés parmi lesquels Alexandre Duval, créateur du bouillon Duval, quelques écrivains en vue, des peintres...

Les danseuses au milieu du public

Le décor, farfelu, avec ce faux moulin à vent dont les ailes sont entraînées par un moteur, et sur le côté une curieuse imitation de château médiéval (aujourd'hui disparue), a été imaginé par le dessinateur montmartrois Willette. A l'intérieur, une grande salle de bal ornée de drapeaux, avec au fond une étroite estrade pour l'orchestre : ce n'est pas une salle de spectacle, et les danseuses du fameux *quadrille* lèvent la jambe au milieu du public, parfois invité à se mêler à elles.

Derrière, un grand jardin avec des tables, une petite scène et un immense éléphant de stuc.

L'idée de génie d'Oller, c'est de ressusciter une danse qui avait eu son heure de gloire au milieu du siècle, le *chahut* (dont le nom resta dans le vocabulaire français comme synonyme de désordre), appelée aussi le *cancan*. Cette danse, en 1889, était passée de mode depuis une quinzaine d'années ; Oller et Zidler vont la relancer en lui donnant une forme échevelée, provocante, sous le nom de *french-cancan*.

Le Moulin Rouge n'est pas un bal pour la clientèle populaire du quartier. L'ambition des fondateurs est d'y attirer les gens des classes supérieures cherchant le dépaysement, les riches étrangers en visite à Paris. Tout doit être fait

Le décor du Moulin Rouge de l'origine, imaginé par le dessinateur montmartrois Willette.

pour le pittoresque. Attractions à 20 heures, bal à 22 heures. Le Vendredi Saint de chaque année, exceptionnellement, il y a un concert de musique classique.

Les danseuses s'appellent Grille d'Egout (ainsi nommée à cause de ses dents écartées), la même Fromage, la Sauterelle, Nini Pattes en l'Air (qui habite un peu plus loin dans une baraque du Maquis de Montmartre où elle se fait appeler "Mme veuve Monier"), la Torpille, Hirondelle, Arc-en-Ciel, la Comète, la Mistral, Rayon d'Or, et puis la même Cricri, la Tonkinoise et Macarona, trois sœurs, filles d'un marchand de volailles du boulevard du Montparnasse, et la Panthère, Pâquerette, Riset, Pigeonnette, la Tour Eiffel, Vol au Vent...

La meneuse de la troupe est la Goulue (Louise Weber), ancienne blanchisseuse aux formes rondes, aux cheveux roux, modèle pour peintres, danseuse au tempérament endiablé. Elle habite rue Norvins. Elle animait auparavant, avec Valentin le Désossé, les nuits de l'*Elysée Montmartre*, d'où Oller les a débauchés.

Valentin, de son vrai nom Jacques Renaudin, silhouette dégingandée aux mains et aux pieds immenses, d'une souplesse et d'une légèreté invraisemblables, est le fils d'un notaire de Sceaux. Il a passé la quarantaine.

Oller fera de la Goulue et de Valentin des célébrités parisiennes. Mais celui qui les fera connaître dans le monde entier, c'est Henri de Toulouse-Lautrec.

Une table retenue pour Lautrec

L'héritier des comtes de Toulouse a installé son atelier de peintre depuis 1885 à l'angle de la rue Tourlaque et de la rue Caulaincourt. Dès le soir de l'ouverture, il fréquente le Moulin Rouge, où tout l'attire, le mouvement, les couleurs, l'ambiance frelatée... Une table lui est réservée. Il multiplie les pastels, les tableaux dont le Moulin Rouge, ses danseurs et danseuses, ses habitués sont le sujet inépuisable. Zidler lui commande plusieurs affiches.

Mac Orlan le décrit : «Lautrec attablé, ses courtes jambes pendantes, la bouche épaisse dans la barbe frisée et le chapeau melon posé en avant sur les yeux, absorbait en quelque sorte par endosmose et capillarité la lumière du gaz qui baignait les danseuses éparpillées pour le quadrille, la stridente fanfare saluant Orphée



Mistinguett au Moulin Rouge en 1929

La Goulue et Valentin après le Moulin

La Goulue et Valentin le Désossé ont quitté le Moulin Rouge la même année, en 1895. Personne ne sait ce qu'a fait ensuite Valentin ; il est revenu au Moulin une fois, le 29 décembre 1902, pour le dernier bal, puis a disparu à nouveau dans l'anonymat. Il repose au cimetière de Sceaux, dans le même caveau que son notaire de père.

La Goulue, elle, a ouvert une baraque foraine, pour laquelle Lautrec a peint deux grands panneaux (qui sont actuellement au musée d'Orsay), et où elle se produisait dans la danse du ventre en collant couleur chair. Sans aucun succès. En 1910, Francis Carco en trace un portrait lamentable : «Le vent faisait trembler la toile peinte par Lautrec... la pitoyable baraque sur les tréteaux de laquelle s'exhibait cette lourde comédienne fatiguée, maquillée, enrôlée...» On la retrouve en 1925 à Neuilly-sur-Marne, vieille ivrognesse édentée, puis en 1928 à Montmartre où elle vend des cacahuètes dans la rue. Elle meurt en 1929. A ce moment Mistinguett triomphe au Moulin Rouge.

(Suite de la page 19)

aux Enfers, les boniments des filles éternellement en quête de la consommation entremetteuse, la silhouette funambulesque de Valentin, les macfarlanes des habitués, la tunique du garde municipal et, au-dessus, l'ange équivoque de la joie de vivre entre minuit et trois heures du matin.»¹

Il ajoute : «Il est difficile d'imaginer à travers l'œuvre de Lautrec que ces filles de Paris furent belles et désirables... L'érotisme de Lautrec est trop sincère pour qu'il le livre au public.» Pourtant, quand on voit les photos faites à l'époque des danseuses du Moulin Rouge dans leurs dentelles (et parfois nues, car elles posaient beaucoup pour peintres et photographes), on constate que Grille d'Egout, la Sauterelle, Hirondelle, Nini Patte en l'air et les autres étaient vraiment ravissantes².

Il en est une cependant dont Lautrec montre la beauté sans la couvrir de fard : Jane Avril, dite Fil de Soie, dont la longue et mince silhouette apparaît dans quantité de tableaux et affiches de Lautrec. D'un niveau intellectuel supérieur à celui des autres danseuses, elle débute au Moulin Rouge en 1892 et en devient vite

la vedette, au grand dépit de la Goulue.

A côté du bal, le Moulin Rouge présente diverses attractions : Cha-hu-kao la clownesse, la chanteuse Yvette Guilbert qui connaît là ses premiers succès avant de devenir la vedette du *Divan japonais*... C'est là aussi que débute en 1890 un artiste qui fera une longue et brillante (bruyante) carrière : le Pétomane.

Fin 1902, le bal du Moulin Rouge ferme. Mais le Moulin Rouge continue. Oller a vendu l'établissement à Paul-Louis Flers, qui le transforme de fond en comble pour en faire une salle de spectacle dans laquelle se succéderont les revues à grande mise en scène : *Tu marches ?* (1903), puis *Le Gâteau d'Or*, *la Belle de New York*, etc., avec des danseuses et des comédiennes aux costumes de plus en plus légers, jusqu'à ce qu'en 1914 le nu (mais avec strass et paillettes) fasse son apparition dans *Orgie à Babylone*.

Le baiser scandaleux de la momie

En 1907, la revue *Rêve d'Egypte* a provoqué un énorme scandale. Le livret raconte l'histoire d'un archéologue qui trouve une momie, lui ôte ses bandelettes : c'est une ravissante jeune femme, qui s'éveille, séduit l'archéologue, et tous deux échangent sur scène un long baiser sur la bouche. Le scandale, c'est que le rôle de l'archéologue est tenu par une femme, et pas

Un jeune chanteur fantaisiste nommé

Jean Gabin débute avec Mistinguett

n'importe laquelle : la fille du duc de Morny, qui se produit à la scène sous le nom de Missy mais signe le livret de son vrai nom. Quant à la momie, en collant très serré, elle s'appelle Sidonie-Gabrielle Colette, dite Colette tout court. A cette époque, elle aide son mari, l'écrivain Gauthier-Villars dit Willy, à écrire des romans plutôt polis, et elle danse dans les music-halls. Elle deviendra plus tard un des grands écrivains français.

En 1907 également apparaît pour la première fois sur la scène du Moulin Rouge celle qui deviendra la reine des meneuses de revue, Mistinguett. Elle a 32 ans mais en paraît à peine 18. Mistinguett avec ses jambes parfaites, son visage de titi parisien, la gouaille de sa voix rauque, Mistinguett qui invente avec Max Dearly la "valse chaloupée", mère de la java...

Les années 1925-1929 verront le triomphe absolu de Mistinguett. A 50 ans, elle en paraît 30. Aucune autre vedette féminine ne lui dispute la première place. Les Dolly Sisters ont préféré démissionner. Ses partenaires hommes s'appellent Henri Garat, Dréan, Mauricet, Georgius et en 1928 un jeune "chanteur fantaisiste" à l'accent parigot, enfant du 18^e arrondissement (il allait à l'école communale rue de Clignancourt) : Jean Gabin, qui interprète, en imitant Maurice Chevalier, *Ça c'est un goss' de Paris*.

Le Moulin Rouge devient un cinéma

Mais la concurrence est rude avec le *Casino de Paris* et les *Folies Bergère*. A partir de 1930, le Moulin Rouge ne présente plus des revues que par intermittence. Il est devenu un cinéma.

Notons tout de même, en 1937, le passage d'une troupe du *Cotton Club* de New York. Au sous-sol (là où est aujourd'hui *la Locomotive*), une salle de bal s'est rouverte, avec un succès mitigé. Pendant les années d'occupation, le cinéma restera ouvert, le dancing aussi, fréquenté régulièrement par les soldats allemands.

De temps en temps pourtant, le Moulin Rouge présente un spectacle. En juillet 1944, quelques semaines avant la libération de Paris, la vedette est Edith Piaf. On lui a imposé en première partie un débutant venu de Marseille, Ivo Livi, dit Yves Montand, qui au premier abord, avec sa veste à carreaux tapageuse et ses airs "zazou", lui déplaît. Mais en l'écoutant chanter, elle change d'avis. Elle lui fera adopter comme costume de scène la chemise et le pantalon sombres qu'il conservera, elle l'aidera à choisir un autre répertoire - et en fera son amant.

Retour des revues à grand spectacle

Le Moulin Rouge ne redevient une salle de spectacle vivant qu'en 1951 : danse et attractions. A la direction se succèdent Jo France, Jean Bauchet et, en 1962, Jacki Clérico, qui est toujours là. Des vedettes partagent la tête d'affiche avec les danseuses du french-cancan : Trenet, Aznavour, Line Renaud, Bourvil, Fernand Raynaud, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, Jacqueline François, les Peter Sisters. Le spectacle repose sur des recettes inlassablement répétées et le public est constitué pour la plus grande partie de touristes étrangers amenés par les *tour operators*.

Une curiosité : à partir de 1963, tous les titres de revue commencent par la lettre F, *Frou frou*, *Frisson*, *Fascination*, *Fantastic*, *Festival*, *Follement* (avec Lisette Malidor), *Frénésie*, *Femmes femmes femmes*, et depuis 1988 *Formidable*, encore à l'affiche aujourd'hui.

Noël Monier

□ A lire : *Le Moulin Rouge*, par Jacques Pessis et Jacques Crépineau, éditions Hermé, 1989. (Riche documentation, superbes illustrations.)

Le Moulin Rouge au cinéma



La salle du Moulin Rouge lors de l'ouverture en 1889, reconstituée par Jean Renoir pour le film *French-Cancan* (reconstitution très fidèle, si on en juge par les photos et dessins de l'époque).

Si l'on met à part quelques films de qualité médiocre (*L'étoile du Moulin Rouge* en 1934, *Moulin Rouge* d'Yves Mirande en 1939, *La chaste Suzanne* en 1938 et à nouveau en 1951, *La p'tite femme du Moulin Rouge* en 1950), c'est le superbe *French-cancan* de Jean Renoir (1955) qui marque l'entrée du Moulin Rouge dans le cinéma.

Gabin y incarne l'entrepreneur de spectacles Danglard (inspiré d'Oller), amoureux de la petite blanchisseuse Nini dont il fait une danseuse, elle-même aimée d'un prince oriental (Gianni Esposito) à qui

elle donne des rendez-vous sur les pentes de la Butte, dans un climat fleur bleue à attendre les cœurs les plus durs... Philippe Clay incarne Valentin le Désossé. Renoir a écrit pour ce film la chanson *Les escaliers de la Butte*. C'est d'une fraîcheur et d'une joie de vivre extraordinaires.

On ne peut pas en dire autant du *Moulin-Rouge* de John Huston (1953), qui conte la vie romancée de Toulouse-Lautrec incarné par José Ferrer. Dans la carrière de Huston, à côté des chefs d'œuvre, il y a aussi quelques films ratés. Celui-ci en est un.

Le Musée d'art juif célèbre son cinquantiennaire et annonce son départ

Le musée du 42 rue des Saules, pour sa dernière exposition, nous montre la totalité de ses collections. Le 16 février, celles-ci rejoindront le nouveau Musée d'art et d'histoire du judaïsme qui va ouvrir au cœur du Marais.

Exposition-jubilé au Musée d'art juif du 42 rue des Saules, du 7 décembre au 15 février : lancé en 1947 à l'initiative de rescapés de la Shoah, fondé officiellement en 1948 et installé depuis toujours à cet endroit, sur le versant nord de la butte Montmartre, ce musée associatif célèbre son cinquantiennaire.

A cette occasion, il organise une grande exposition de toutes les œuvres d'art, objets de culte et articles d'artisanat qu'il a accumulés depuis sa création, antiquités venues du fond des âges comme représentations de la culture vivante d'aujourd'hui, toutes pièces offertes par les artistes ou par des collectionneurs.

Pour cette exposition-jubilé, le musée, qui vit très à l'étroit au troisième et dernier étage du centre communautaire le Merkaz, a obtenu la jouissance de deux pièces du second étage, doublant presque sa surface d'exposition et pouvant enfin présenter au large et dans les meilleures conditions l'intégralité de ses collections, y compris ce qui dormait d'habitude dans ses réserves.

Ainsi, le Musée d'art juif tire-t-il en beauté sa révérence. Cette exposition est en effet la dernière. Le 16 février, il rangera ses collections, fera ses adieux à la rue des Saules et disparaîtra en tant que tel pour être intégré au nouveau Musée d'art et d'histoire du judaïsme réalisé en partenariat avec la Ville de Paris et le ministère de la Culture et qui va ouvrir fin 1998, au cœur du Marais, à l'Hôtel de Saint-Aignan, 71 rue du Temple.

L'Association du musée ne disparaîtra pas pour autant, conservant la



Noël Monier

Parmi les œuvres les plus remarquables du Musée d'art juif de la rue des Saules, ces maquettes d'anciennes synagogues

responsabilité de son patrimoine déposé dans le nouveau musée : des peintures, gravures, sculptures signées Benn, Lipschitz, Katz, Balgley ou Chagall mais aussi de très nombreux objets de culte ou d'art populaire, des bijoux, des samovars, des poteries, d'anciennes monnaies, des costumes traditionnels, des robes de mariées, des ketouba, ces actes de mariage armoriés sur parchemin ou tissu brodé datant du XVIIIe et du XIXe siècles venant d'Italie, d'Iran, de Singapour ou de Gibraltar, des reproductions de mosaïques et de pierres tombales anciennes, des photos datant du début du siècle et montrant tous les aspects de la vie des communautés juives... et surtout une collection unique au monde de maquettes de synagogues.

Grandes et belles, réalisées avec une précision minutieuse, en bois ou en pierre, elles représentent des synagogues érigées en Europe de l'est,

essentiellement en Pologne et en Lituanie, entre le XIIIe et le XIXe siècle et dont beaucoup ont été détruites par les nazis.

Vous avez moins de deux mois donc pour venir rue des Saules, gravir trois étages bien raides et déambuler dans de petites pièces qui n'avaient pas été conçues pour être musée et qui pourtant le furent durant cinquante années...

Bientôt ces œuvres trouveront place dans le faste d'un bel hôtel particulier du XVIIe siècle. La mise en valeur des collections y gagnera, rejoignant la prestigieuse collection Strauss-Rothschild du Musée de Cluny, des documents et des archives inestimables. Mais peut-être quelque chose d'unique, d'émouvant dans sa modestie, de convivial, sera perdu...

Marie-Pierre Larrivé

□ Ouvert tous les jours de 15 h à 18 h sauf vendredi et samedi. 42 rue des Saules. 01 42 57 84 15.

Un prix littéraire à la Halle-St-Pierre

La Halle Saint-Pierre s'est associée à la revue culturelle *Vies contemporaines*, éditée à Clermont-Ferrand, pour le Prix littéraire du récit poétique 1998. Les participants doivent envoyer, avant le 15 mars 1998, un récit de cinq à trente pages de 25 à 30 lignes chacune. Le «récit poétique», disent les organisateurs, est «un récit en prose qui emprunte au poème ses moyens d'action et ses effets». Le prix sera remis en mai à la Halle-St-Pierre, 2 rue Ronsard, Paris 18e, où on peut également se procurer le règlement complet du concours.

Sunday chante Montmartre

Sympathique production indépendante nord-américaine sortie en décembre, le film *Sunday* s'ouvre et se ferme avec deux chansons françaises. Pour un film centré sur les SDF de Queens, l'un des quartiers les plus pauvres de New-York, c'est original. Les quelques années d'études aux Beaux-Arts de Paris suivies par Jonathan Nossiter, le jeune et francophile réalisateur de *Sunday*, fournissent une première explication. Mais il y en a une seconde d'ordre cinéphilique concernant la chanson d'ouverture. Elle s'intitule *Où sont-ils donc ?* et évoque le Moulin Rouge («Où est-il, mon moulin d'la place Blanche ?»), les Abbesses, la place du Tertre et autres lieux mythiques de Montmartre. Ce texte nostalgique était interprété en 1937 par la grande Fréhel dans *Pépé le Moko*, le célèbre film de Julien Duvivier avec Jean Gabin.

PRÉCISION

Dans notre dernier numéro, les dessins de Tardi publiés page 16 l'étaient, bien entendu, avec l'autorisation des éditions Casterman, qui sont, comme nous l'avions dit, les éditeurs de l'ouvrage.

Si vous voulez être sûr(e) de ne pas manquer un seul numéro du 18e du mois, abonnez-vous !

- ☐ Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- ☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18e du mois» : 230 F (130 F abonnement + 100 F cotisation)
- ☐ Je souscris un abonnement de soutien : 500 F (130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)
- ☐ Abonnement à l'étranger : 150 F

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre «Les Amis du 18e du mois», à l'adresse : Le 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris

■ demandez le programme ■ demandez le programme ■

par Rose Pynson et Michèle Stein

A l'Alambic

André Dumas : "Si Montmartre m'était conté"

Le spectacle de chansons d'André Dumas est composé, en première partie, de chansons poétiques d'auteurs montmartrois : Francis Carco, Mac Orlan, Bruant, Gaston Couté, Paul Delmet, Michel Vaucaire, Vincent Scotto... et bien sûr la *Complainte de la Butte*, la seule chanson écrite par Jean Renoir, pour son film *French-Cancan*. La deuxième partie rassemble les dernières créations de l'artiste, dont son maintenant fameux *Montmartre en Paris*.

Un spectacle bien rythmé, l'orgue de Barbarie alterne avec la guitare de Stéphane Hoepffner et l'accordéon de Jacky Passat, un spectacle travaillé en finesse que nous offre avec sa gentillesse et son enthousiasme habituels André Dumas. Pour ceux qui aiment avoir des chansons qui trottent dans la tête. **M.S.**

□ Les samedis à 20 h 30 et dimanches à 15 h jusqu'au 11 janvier. 12 rue Neuve de la Chardonnière (métro Simplon). 01 42 23 07 66.

Au Théâtre de Dix Heures

Marie-Paule Belle : récital voix-piano 97/98

Marie-Paule Belle, de retour après trois ans de tournée et d'enregistrements, interprète d'anciens morceaux, principalement écrits par sa vieille complice Françoise Mallet-Jorris, *les Petits patelins*, *la Petite écriture grise*, mais surtout ses dernières créations, écrites notamment par de nouveaux compères tel Laurent Ruquier, *Chambre d'hôtel*, et Isabelle Mayereau, *Fais-moi souffrir*.

Chaleureuse, gaie, légère, coquine, mais aussi nostalgique, triste, grave, elle enchante par sa voix claire, son rythme et son interprétation. **M.S.**

□ Jusqu'au 31 janvier, à 20 h 30. 36 bd de Clichy. 01 49 25 82 40.

Au Tremplin Théâtre

Sitting Things ou Demain les humains

de et avec Pinock et Matho

Pinock et Matho sont mimes, comédiennes, chorégraphes, auteurs et interprètes d'une vingtaine de spectacles, présentés en tournée dans le monde entier.

Année 2 080... une catastrophe nucléaire rend la Terre inhabitable. Les survivants, cantonnés dans des abris souterrains, sont conditionnés à la "pensée unique" sous l'autorité de Big Boss, l'ordinateur suprême. Cette fiction mi-terrifiante mi-drôlatique met en jeu des thèmes préoccupants de notre actualité : informatisation, totalitarisme, mondialisation, intégrisme, écologie... **R.P.**

□ Du 15 janvier au 22 février, jeudi vend. sam. 20 h 30, dim. 16 h. 39 rue des Trois Frères. 01 42 54 91 00.

Au Théâtre Montmartre-Galabru

Compte bloqué

de Jean-Laurent Poli et Duke Lédée, musique Duke Lédée.

Un Œdipe dans la zone... Un cocooning qui tourne au vinaigre... Quatre personnages : la mère, omniprésente, le fils, interminable adolescent, la fiancée qui voudrait se caser, le frère qui attend qu'on débloque le compte (en banque, bien sûr). Une pièce grinçante, distanciée par le cynisme, l'utilisation du blanc et noir, les jeux de lumière, la musique et le rire sous-jacent. **R.P.**

□ A partir du 13 janvier, du mardi au samedi à 20 h 15. 4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85.

A l'Etoile du Nord

Les jaloux de la danse

L'Etoile du Nord, c'est le nouveau nom du *Dix-Huit Théâtre*, qui rouvre dans une salle rénovée après plusieurs mois de travaux, et présente des soirées de danse composées de pièces courtes. Les chorégraphes ont été invités à concentrer leur propos en 20 ou 30 minutes chacun, ce qui demande une maîtrise de leur art :

● 10 janv. 20 h 30 et 11 janv. 16 h : chorégraphies de Sandrine Bonnet, Virginia Heinen, Gabriel Hernandez. ● 16 et 17 janv. 20 h 30 : chorégraphies de Geneviève Mazin et Fabrice Guillot, Frédérique Chauveaux, Christine Gérard. ● 21 au 24 janv. 20 h 30, **Brigitte Asselineau** danse trois solos chorégraphiés par Nathalie Collantes, Christine Gérard et Daniel Dobbels.

□ 16 rue Georgette Agutte. 01 42 26 47 47.

Au Théâtre des Abbesses

Dormez, je le veux

de Georges Feydeau, mise en scène Florence Giorgetti.

Dormez je le veux, ou le rêve de la propriété, ou encore le rêve de l'opprimé qui veut être oppresseur. La pièce raconte la méchanceté de la petite bourgeoisie, mais aussi celle de la domesticité, à travers deux hommes jeunes, beaux, mais l'un est riche et l'autre pas. Alors «pourquoi pas moi», pense le pauvre, qui va agir avec une arme que l'autre ne possède pas : l'hypnose.

Il faut dire qu'au moment où fut créée la pièce, le professeur Charcot (le maître

de Freud) attirait une foule d'admirateurs avec ses séances d'hypnose à la Salpêtrière. Avec cette astuce du sommeil hypnotique, Feydeau, un quasi-contemporain de Freud, un marxiste à sa façon, un poète aussi, fait une critique sociale féroce. La presse est unanime pour saluer la mise en scène de Florence Giorgetti, «d'une redoutable efficacité et inventivité, épurée au maximum». **R.P.**

□ Du 13 au 31 janvier. 31 rue des Abbesses. Location 01 42 74 22 77.

Et aussi

POUR LES ENFANTS

■ **Il était une fois... la fée bleue**, par la Compagnie des Nouveaux Pères. Au *Funambule*, 01 42 23 88 83. Mercredi, samedi 15 h..

MUSIQUE

■ **Au Théâtre des Abbesses** : Sam. 10 et dim. 11 janv. **Andreas Scholl**, haute-contre, dans un programme de musiques anglaises des XVIe et XVIIe siècles. Dim. 18 à 17 h, **Pieter Wispelwey**, violoncelle, et **Paolo Giacometti**, piano-forte, jouent **Beethoven**. Sam. 24 à 17 h, le remarquable **ensemble de violes Fretwork** joue des pièces de Byrd, Gibbons, Purcell et autres compositeurs anglais des XVIe et XVIIe, et aussi des œuvres de musiciens contemporains écrites spécialement pour lui, entre autres le superbe *Upon Silence* de George Benjamin. Location : 01 42 74 22 77.

THÉÂTRE

■ **Le bleu de l'eau de vie**, de Carlos Semprun Maura, mise en scène de Luc Charpentier. A partir du 22 janv. à l'*Alambic*. 01 42 23 07 66.

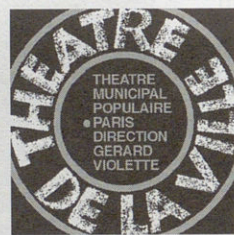
■ **Toa** d'après Sacha Guitry, sam. et lun. 20 h 30, dim. 15 h. **Monsieur chasse** d'après Feydeau, mar. à ven. 20 h 30. Au *Funambule*. 01 42 23 88 83.

■ **Tout l'humour que j'ai pour vous**, de Claude Pascadel, au *Tremplin Théâtre* jusqu'au 11 janvier. A partir du 19 janv., lundi et mar. 20 h 30, **La mère des tortues**, fantaisie de Judith Larnaud sur les nimaux fantastiques de Jorge Luis Borges. 01 42 54 91 00.

■ **Néron**, de Gabor Rassov. Au *Trianon*. 01 42 52 21 25.

CINÉMA

■ **Avant-premières au Studio 28** : 6 janv., *Un grand cri d'amour*, de Josiane Balasko avec Richard Berry. 20 janv., *Harry dans tous ses états*, de Woody Allen. 3 févr., *Mad City*, de Costa Gavras, avec Dustin Hoffman et Travolta. Plus les programmes hebdomadaires. 10 rue Tholozé, 01 46 06 36 07.



2 THÉÂTRES
POUR UNE SEULE
ET MÊME POLITIQUE

AU THÉÂTRE DE LA VILLE 2 PL. DU CHATELET PARIS 4
DU 6 AU 31 JANVIER 20H30

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS Frank Wedekind

mise en scène Yves Beaunesne

AUX ABBESSES 31 RUE DES ABBESSES PARIS 18
DU 7 AU 31 JANVIER 20H30

DORMEZ, JE LE VEUX ! Georges Feydeau

mise en scène Florence Giorgetti

LOCATION 01 42 74 22 77

C. TRAMBERT

CALIBRE 18

Chapitre 2

Résumé du chapitre précédent : Notre héros Paul Hard, arrivé à Paris dans le 18e, venant de sa province, habite un hôtel passage Lathuille. Dans ses pérégrinations à travers l'arrondissement, il ne cesse de tomber sur des faits divers...

dy du seul serveur, un gars costaud, la quarantaine tranquille avec un je-ne-sais-quoi d'autorité mêlé de douceur. Mais bon, je finissais mon verre, éteignais ma cigarette, laissais un bon pourliche et filais vers le bas de la rue.

Je revenais sur mes pas quelques minutes plus tard pour reprendre mon paquet de cigarettes, oublié. La rue était bouclée à la hauteur du marchand de fruits et légumes tenu par des Asiatiques. Impossible de rejoindre le resto, même par le fleuriste d'en face. Et, lorsque je parvins enfin en vue des tables, l'insoupçonnable devint réalité. Une dizaine de policiers en civil sortait du sous-sol une chape de béton, que d'autres fracassaient de leurs lourdes masses.

- Enfer! s'écria l'un d'eux en détournant son regard.

Un «Ohhh» long et effaré traversa l'assistance massée derrière le cordon de sécurité. Entre deux voyeurs je parvenais à observer la scène : une main blanche et raide, semblable à celle des statues du cimetière, semblait jaillir du bloc de béton.

- Reculez, reculez.

retient son yorkshire... Elle passe son chemin.

Calme. Voilà ce qu'il me faut. Du calme. Deux morts dans la même journée, faut pas pousser.

De retour à l'hôtel, j'apprécie l'absence du cerbère, le bruit du parquet qui craque et celui de la porte qui réveille les locataires. C'est décidé, demain je cherche un boulot. A Paris, ça doit se trouver. Juste un petit truc qui permet de vivre, louer une chambre et sortir de cet hôtel impersonnel.

Je me souviens d'avoir dit «du calme». Après, le silence a pris le dessus.

Au réveil, je mis ma promesse à exécution et partis au kiosque acheter un journal. Sans conviction, je parcourus les offres d'emploi à la terrasse d'un café. En tournant les pages, un titre retint mon attention:

«Meurtre à coup de bâtons; une querelle d'après-boire. Un suspect a reconnu les faits après que la police ait retrouvé un carnet d'adresses sur l'ancienne voie ferrée de la cou-lée verte.»

(A suivre)

CHAPITRE 2

MORTS DE SOIF

Sur le quai de la gare, ma mère m'avait discrètement glissé un conseil et un billet de 500 F plié comme les draps d'une chambrée de légionnaires.

- Bonne chance, mon petit, sois sage, ne fais pas de bêtises et appelle-nous souvent.

Laconique, mais on sait ce que cela signifie lorsque ça vient d'une mère. Quant à mon père, il est aussi connu de la police que l'unique bar du village.

Sage donc, je profitais souvent de l'été indien pour errer dans le cimetière de Montmartre où les promeneurs s'arrêtent devant des Stendhal, Berlioz, Offenbach, Ségur, Fragonard, Guitry, Truffaut ou autre Dalida. Elle, je connais. Les autres, ça sonne étranger et ça m'avait l'air d'être une drôle de bande de loustics. Autre chose que les voleurs de mobylettes qui traversaient le bourg à grand bruit en baissant la tête, fiers

La police contenait mal la curiosité des badauds, la mienne, et la rumeur qui se faisait grandissante. Une drôle de salade s'était préparée en cuisine et un macabre cocktail derrière le zinc. Tout le quartier connaissait l'homosexualité du patron, qui n'en faisait pas mystère, mais personne ne voulait croire qu'une dispute amoureuse avait si mal tourné. Au sous-sol du resto, un cadavre dormait depuis trois mois.

- «C'éti pas malheureux », maugréait sans arrêt la vieille en tête de cordon.

- C'éti pas malheureux. Là où qu'on allait manger Sud-Ouest avec le René qui prenait son pastis. Trop enragé le mouton!

Le début de soirée était déjà bien entamé et la fatigue me gagnait. Pour rentrer à l'hôtel, je descendis la rue Championnet puis coupai au numéro 211 par un ensemble de bâtiments qui faisait



de leurs forfaits, narguant les riverains avant de retrouver papa-maman.

A l'automne, les chats du cimetière se régalaient d'attraper les feuilles agonisantes dans leur ultime vol.

En sortant, je remontai le pont Caulaincourt et longeai le mur gris du cimetière plutôt que de rentrer à l'hôtel. Dans un nuage de poussière, des bulldozers ruinaient des pavillons de briques rouges dont quelques cheminées résistaient encore. La décrépitude et la couleur fauve, ça me rappelait chez moi. En faisant le tour du chantier j'appris que c'était un vieil hôpital qu'on démolissait pour en reconstruire un autre. C'est pas toujours facile pour un provincial de comprendre Paris. Sur la devanture du bâtiment principal, une banderole indiquait «Hôpital Ephémère - Ateliers d'artistes». Qui croire?

Au 59 rue Damrémont, plus haut vers la Butte, un resto offrait encore ses tables au trottoir. Au «Mouton Enragé», je sirotais paisiblement une bière en regardant les enfants sortir d'une école toute proche, m'attardant plus particulièrement sur les mères. J'avais bien noté l'air dan-

office de passage avec la rue Marcadet. L'épisode du cadavre m'avait bien refroidi. En tout cas, j'étais bien décidé à arrêter de fumer.

Lentement je traversai l'ensemble d'immeubles en pierre. Pas un bruit, pas un chat, la nuit était déjà tombée.

Un bruit sourd vint interrompre le silence. Je me retournai. Rien. Un aboiement se fit entendre dans la cour. Le seul réverbère de l'endroit éclairait un bosquet saillant et, en m'approchant, la silhouette d'un homme étendu en bas des marches s'offrit à mes yeux. La masse sombre gisait sur le bitume, les bras de chaque côté.

Une à une les fenêtres s'allument. Deux personnes sortent du hall de l'immeuble et s'affairaient autour du corps, un homme d'une trentaine d'année, violemment frappé au crâne et au visage, pendant qu'un riverain alerte les pompiers. L'intervention est rapide mais rien n'y fait. La police retrouve deux bâtons encore tachés de sang frais. La piste d'une bagarre semble faire l'unanimité chez les képis.

- C'est d'un calme étonnant ici, s'exclame une dame toute en chaussons et bigoudis, qui

LA RÈGLE DU JEU

Sur le mode d'une Série noire parodique, ce feuilleton relate les aventures imaginaires d'un héros imaginaire, Paul Hard. Son destin le mène vers une sélection de faits réels, qui se sont tous produits dans notre arrondissement entre octobre 1996 et octobre 1997 - mais que le feuilleton, bien sûr, raconte à sa manière...

LES FAITS DIVERS DONT CET ÉPISODE S'EST INSPIRÉ

● 29 octobre 96 : Un homme de 35 ans est trouvé mort après avoir été roué de coups de bâtons, 211 rue Championnet. La police retrouvera un suspect qui reconnaîtra les faits, survenus lors d'une dispute après boire.

● 22 nov 96 : Les gendarmes déterrent le cadavre d'un homme qui reposait dans une chape de béton depuis quatre mois, dans une cave attenante au restaurant "Le Mouton Enragé", 59 rue Damrémont.

Les vedettes du Moulin Rouge

Le Moulin Rouge, ses danseuses et chanteuses, sa clientèle de bourgeois et d'aristocrates, ont été un des thèmes préférés de Toulouse-Lautrec, dans d'innombrables tableaux, dessins, affiches.

Il est intéressant de comparer les vedettes du Moulin Rouge tel que les voyait Lautrec, fasciné et peut-être effrayé, à l'image qu'en donnait au même moment la photographie. On peut dire, pour le moins, qu'il ne les flattait pas. Ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir avec la plupart des liens de camaraderie très étroits.

(Voir page xx l'article sur la situation actuelle du Moulin Rouge et les bruits de dépôt de bilan, et page 19 l'article sur son histoire.)

vues par Lautrec



Ci-dessus : Jacques Renaudin, dit "Valentin le Désossé".

Ci-contre : la Goulue et Valentin le Désossé, dessin de Lautrec, préparatoire à une affiche pour le Moulin-Rouge. (Lautrec reprit un peu plus tard cette composition pour une des bâches peintes de la baraque foraine de la Goulue.)



Yvette Guilbert, chanteuse et diseuse, débuta au Moulin Rouge avant de devenir une vedette au Divan japonais.

Ci-dessus : photo d'Yvette Guilbert.

Ci-contre : vue par Toulouse-Lautrec.



Ci-contre : la Goulue au Moulin Rouge, par Lautrec. *Ci-dessus :* photo de la Goulue à la même époque.

Ci-dessous : la Goulue en 1929, quelques mois avant sa mort.



Ci-dessus à gauche : Jane Avril dansant, par Lautrec.

Ci-dessus à droite : photo de Jane Avril.

Ci-contre : cette image saisissante de la solitude, c'est "Jane Avril sortant du Moulin Rouge", par Lautrec.

